

# LA SAVEUR DU POISON QU'N S'INFLIGE À DEUX

*Elara Vance*



# **La Saveur du Poison qu'on S'inflige à Deux**

*Par Elara Vance*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : La Serrure de Verre	4
Chapitre 2 : L'Ombre et le Silex	10
Chapitre 3 : L'Ancre de Blackwood	16
Chapitre 4 : Le Paradoxe de la Proie	22
Chapitre 5 : La Chambre des Miroirs	28
Chapitre 6 : Cicatrices et Soie	35
Chapitre 7 : Le Secret sous le Cuir	41
Chapitre 8 : Le Sang Bleu et la Rouille	46
Chapitre 9 : La Symbiose du Poison	52
Chapitre 10 : L'Inversion des Rôles	58
Chapitre 11 : L'Ozone avant l'Orage	65
Chapitre 12 : Le Prix de la Trahison	72
Chapitre 13 : La Traque des Loups	79
Chapitre 14 : Le Climax de Verre Brisé	85
Chapitre 15 : La Dernière Caresse	91
Chapitre 16 : L'Autopsie de l'Âme	97

# Chapitre 1

## La Serrure de Verre

Le silence chez les Valmont n'est pas une absence de bruit ; c'est une substance épaisse, une mélasse de non-dits qui s'insinue dans les poumons jusqu'à l'asphyxie. Dans le grand salon d'apparat, où les boiseries de chêne sombre semblent avoir été polies avec les larmes des générations précédentes, Isadora observait les grains de poussière danser dans l'unique rayon de lune qui perçait les tentures de velours. Ils étaient libres, eux. Ils flottaient, sans attaches, sans nom, sans héritage à porter comme un linceul de plomb.

Elle fit glisser ses doigts le long de son bras nu. Sa peau était d'une pâleur de lait tourné, presque translucide sous la lumière crue des lustres de cristal. À vingt-quatre ans, Isadora Valmont se sentait déjà comme une ruine. Une façade ornée, parfaitement entretenue pour le regard des curieux, mais dont les fondations s'effritaient dans l'indifférence générale.

Le dîner venait de s'achever. Une parodie de communion où le tintement de l'argenterie contre la porcelaine de Sèvres tenait lieu de seule conversation. Son père, le patriarche au visage de parchemin et aux yeux vides de toute chaleur humaine, n'avait pas levé les yeux de ses registres, même en portant sa fourchette à ses lèvres. Pour lui, Isadora n'était qu'une ligne de crédit, une monnaie d'échange dont la valeur fluctuait selon les alliances matrimoniales qu'il projetait de conclure. Elle sentait encore l'odeur du vin de Bordeaux qu'il sirotait : un parfum de terre humide et de pourriture noble qui lui collait à la gorge.

— Tu devrais monter, Isadora, avait-il lâché sans la regarder, sa voix sèche comme un craquement de branche morte. Tu as l'air plus spectrale que d'habitude. Cela nuit à

l'éclat de la maison.

Elle n'avait pas répondu. Qu'y avait-il à dire à un homme qui ne voyait en sa fille qu'un investissement dont le rendement tardait à venir ?

Isadora monta l'escalier monumental, chaque marche de marbre froid résonnant comme un glas. Elle atteignit sa chambre, une vaste cage dorée où les murs étaient tapissés de soie bleu horizon — la couleur de ses veines, pensait-elle souvent. Elle ferma la porte et s'appuya contre le bois massif, fermant les yeux pour humer l'air. Sa chambre sentait le gardénia fané, une fragrance qu'elle s'imposait comme une pénitence, et la poussière des vieux livres dont elle dévorait les pages pour oublier que sa propre vie n'était qu'une page blanche.

Elle s'approcha de la coiffeuse. Le miroir à triple face lui renvoya l'image d'une étrangère. Ses yeux gris d'orage, cernés de fatigue, semblaient chercher une issue de secours à travers son propre reflet. Elle défit les épingles d'argent qui retenaient ses cheveux blonds cendrés. Ils tombèrent sur ses épaules avec un frisson de soie. Elle retira ensuite ses bijoux — le collier de perles qui l'étranglait, les boucles d'oreilles en diamant qui tiraient sur ses lobes. Chaque pièce déposée sur le marbre de la coiffeuse faisait un bruit métallique, celui des chaînes que l'on brise.

Puis, elle se tourna vers la grande porte-fenêtre qui donnait sur le balcon. Au-delà du parc, la falaise plongeait dans l'océan, une gueule d'ombre prête à tout engloutir. L'air était chargé d'ozone. L'orage montait, une tension électrique qui faisait grésiller l'atmosphère et hérissait les fins cheveux sur sa nuque. Elle aimait cette sensation de menace imminente. C'était la seule chose qui la faisait se sentir vivante : l'imminence du désastre.

Elle s'approcha de la vitre. Le verre était froid contre son front. Elle observa le loquet de cuivre, ouvragé, solide. Ce loquet était le gardien de sa vertu, de sa sécurité, de son ennui mortel.

Ses doigts tremblèrent légèrement lorsqu'elle saisit la poignée. Un déclic. Sec, définitif. Un son de rupture.

Elle ne se contenta pas d'ouvrir la fenêtre ; elle la laissa déverrouillée, le battant à peine entrebâillé pour laisser passer le souffle âcre du sel et de la pluie qui s'annonçait. C'était une invitation. Un pacte silencieux signé avec le vide. Elle savait qu'il viendrait. Elle l'avait entendu dans les murmures des domestiques, dans les regards inquiets de la garde rapprochée de son père. Silas Vane. Un nom qui claquait comme une lanière de cuir. Un homme dont on disait qu'il n'avait pour seul maître que l'argent et pour seule émotion la précision du geste qui tue.

Isadora s'allongea sur son lit, gardant sa robe de chambre de satin blanc, un vêtement si fin qu'il ne protégeait de rien. Elle ne chercha pas à se cacher sous les couvertures. Elle resta là, offerte, les yeux fixés sur le rectangle d'obscurité de la fenêtre.

L'attente commença. Une agonie délicieuse. Elle écoutait les bruits de la maison qui s'endormait : les derniers pas dans le couloir, le gémissement des boiseries qui travaillent, le cri lointain d'une chouette. Et puis, le silence. Ce silence-là était différent. Il n'était plus étouffant, il était vibrant, peuplé d'ombres.

L'odeur changea brusquement. À l'arôme de la tempête se mêla une note plus sombre, plus humaine. Un parfum de tabac froid, de cuir mouillé par la bruine et de métal. C'était une odeur de danger, une odeur de prédateur.

Isadora sentit son cœur cogner contre ses côtes, un oiseau affolé dans une cage de cristal. Elle ne bougea pas un cil. Sa respiration devint superficielle, ses lèvres s'entrouvrirent. Elle sentait le froid de la nuit s'insinuer dans la chambre, rampant sur le parquet comme une bête rampante.

Le battant de la fenêtre pivota sans un bruit. Une silhouette s'y découpa, immense,

masquant les éclairs qui commençaient à zébrer le ciel. Silas Vane. Il n'était qu'une masse d'ombre plus dense que la nuit, mais elle devinait la puissance contenue dans ses larges épaules, la rigueur de sa posture. Il dégageait une aura de violence froide qui fit frissonner Isadora jusqu'à la moelle.

Il ne se précipita pas. Il resta là, sur le seuil de sa chambre, l'observant avec une intensité qu'elle ressentait physiquement sur sa peau, comme une brûlure. Il était le bourreau qu'elle avait appelé de ses vœux, l'instrument de sa destruction ou de sa renaissance.

Isadora tourna lentement la tête vers lui. Leurs regards se rencontrèrent dans la pénombre. Les yeux de Silas ne brillaient pas ; ils absorbaient la lumière, deux puits d'encre où toute espérance venait mourir.

— Vous ne dormez pas, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, une caresse de papier de verre sur ses nerfs à vif. Ce n'était pas une question, mais un constat. Il avait remarqué le loquet. Il avait compris l'invitation.

— J'attendais que la porte s'ouvre, répondit-elle, sa propre voix n'étant plus qu'un souffle.

Elle vit un léger mouvement dans l'obscurité, le reflet d'une lame ou peut-être simplement celui de ses yeux. Silas fit un pas dans la chambre. Le plancher ne craqua pas sous son poids. Il bougeait avec la grâce léthargique d'un fauve sûr de sa prise.

— Vous savez pourquoi je suis là, Isadora Valmont ?

— Pour me prendre ce qui reste de moi, je suppose. Mon père ne paiera pas. Il vous détestera de lui rappeler qu'il possède quelque chose qui a encore de la valeur.

Il se rapprocha du lit. Elle pouvait maintenant sentir la chaleur qui émanait de lui, un contraste violent avec le froid de la pièce. L'odeur du cuir vieilli devint entêtante, presque étouffante. Il s'arrêta à quelques centimètres d'elle. Elle voyait ses mains : de grandes mains calleuses, marquées de cicatrices, des mains qui avaient appris à briser avant d'apprendre à tenir.

— Je ne suis pas ici pour votre argent, dit-il d'un ton monocorde, bien que ce soit le mensonge le plus poli qu'il lui ait jamais adressé. Je suis ici parce que vous avez laissé la fenêtre ouverte.

Il tendit une main. Isadora ne recula pas. Au contraire, elle inclina légèrement la tête, exposant la courbe fragile de son cou, la ligne bleue de sa jugulaire qui battait la chamade. Ses doigts effleurèrent sa joue. Le contact fut un choc électrique. Ses doigts étaient rudes, froids, mais là où ils passaient, la peau d'Isadora semblait s'éveiller, s'enflammer.

C'était une sensation de pureté terrifiante. Pour la première fois de sa vie, elle n'était plus une héritière, plus un nom, plus un fantôme. Elle était une proie. Et dans cette vulnérabilité absolue, elle trouva une puissance qu'elle n'avait jamais soupçonnée.

Elle leva sa main et, d'un geste d'une lenteur calculée, elle emprisonna le poignet de Silas. Elle sentit le pouls de l'homme sous ses doigts — régulier, puissant, implacable. Il ne sursauta pas, mais elle vit ses muscles se tendre sous la manche de son manteau sombre.

— Alors, emmenez-moi, Silas Vane, chuchota-t-elle. Sortez-moi de cette tombe de verre. Brisez-moi s'il le faut, mais ne me laissez pas ici.

Un éclair déchira le ciel, illuminant la pièce d'une lueur livide. Pendant une fraction de seconde, elle vit son visage : des traits sculptés dans la pierre, une mâchoire serrée,

et un regard de silex qui, pour la première fois, vacilla. Ce n'était pas de la pitié — Silas Vane ne connaissait pas ce mot — c'était de la reconnaissance. Il voyait en elle le même vide, la même faim dévorante qui le rongait.

Sans un mot de plus, il passa un bras sous ses genoux et l'autre dans son dos. Il la souleva comme si elle ne pesait rien, une poupée de porcelaine dont il s'apprêtait à tester la résistance. Isadora ferma les yeux et appuya sa tête contre son épaule. Le tissu de son manteau était rugueux contre sa joue, il sentait la pluie et la poudre à canon.

Il se dirigea vers la fenêtre. Derrière eux, la chambre dorée, le manoir Valmont et les siècles de dédains s'évanouissaient déjà. Devant eux, l'orage grondait, une symphonie de chaos qui accueillait leur chute.

Isadora ne tremblait pas. Elle souriait dans l'ombre. Elle avait enfin trouvé son poison. Et elle s'apprêtait à le boire jusqu'à la lie.

# Chapitre 2

## L'Ombre et le Silex

L'air de la nuit s'engouffra dans la chambre comme une lame froide, tranchant l'atmosphère moite et parfumée de gardénia. Silas Vane ne bougeait pas, son corps massif encore ancré dans le cadre de la fenêtre brisée. Sous ses bottes, les éclats de verre gémissaient, un son cristallin qui aurait dû sonner l'alarme dans tout le manoir, mais qui s'étouffait dans le tumulte sourd du tonnerre.

Il la portait. Elle n'était qu'un souffle contre son poitrail, une absence de poids qui le dérangeait plus qu'une lutte acharnée. Silas avait l'habitude des corps qui se cabrent, des ongles qui cherchent les yeux, des cris qui s'étranglent dans la gorge. Isadora Valmont, elle, restait d'une docilité cadavérique. Sa peau, contre le cuir de ses gants, avait la texture d'un pétale de fleur laissé trop longtemps sous un dictionnaire : fine, sèche, prête à se réduire en poussière.

Il franchit le rebord. Le vent s'engouffra sous la chemise de nuit en soie d'Isadora, la collant à ses membres graciles. Silas sentit un frisson parcourir l'échine de la jeune femme, mais ce n'était pas le spasme de la terreur. C'était autre chose. Une vibration de vie, un court-circuit dans son anesthésie habituelle.

La descente fut une chorégraphie de muscles tendus et de métal. Silas utilisait les aspérités de la façade de pierre avec une précision de prédateur, ignorant la pluie qui commençait à cingler son visage. L'odeur de la terre mouillée et de l'ozone montait des jardins, étouffant les derniers effluves de la civilisation dorée qu'ils laissaient derrière eux.

Une fois au sol, il ne la lâcha pas. Il la traîna dans l'ombre des ifs centenaires, ses

enjambées dévorant la distance jusqu'à la grille dérobée où une berline noire attendait, tapis dans le noir comme un squal.

Il la déposa brusquement sur le cuir froid du siège arrière. Le contraste était violent. L'habitacle sentait le tabac froid, l'huile de moteur et une pointe de menthol. Silas s'installa au volant, ses mouvements saccadés trahissant une irritation qu'il ne parvenait pas à nommer. Il jeta un coup d'œil dans le rétroviseur. Isadora était assise au milieu de la banquette, les mains croisées sur ses genoux, ses cheveux d'un blond polaire s'étalant sur ses épaules comme une nappe de brouillard. Elle ne regardait pas le manoir qui disparaissait. Elle le regardait, lui.

— Pourquoi ne cries-tu pas ?

Sa voix sortit comme un grognement de bête blessée, râpeuse, chargée d'une incompréhension qui confinait à la colère. Il avait besoin qu'elle ait peur. La peur était un langage qu'il maîtrisait, un territoire balisé. Son silence, lui, était un abîme.

Isadora inclina légèrement la tête. Ses yeux gris, dépourvus de toute trace de larmes, semblaient absorber la faible lumière du tableau de bord.

— J'attendais que vous me fassiez taire, Silas, murmura-t-elle.

Le son de son prénom dans sa bouche fit l'effet d'un métal chauffé à blanc sur une plaie. Il serra le volant jusqu'à ce que ses articulations blanchissent.

— Tu sais ce qu'on fait aux filles comme toi ? On les brise pour obtenir des codes d'accès. On les mutile pour envoyer des morceaux à leur père. On ne les emmène pas pour une promenade nocturne.

— Mon père ne paiera pas, dit-elle d'un ton plat, presque conversationnel. Il vous remerciera peut-être même de lui avoir épargné les frais de mon futur mariage. Je suis

une créance douteuse, Silas. Un actif qui ne rapporte plus rien.

Silas fit vrombir le moteur. La voiture s'élança sur la route côtière, les pneus crissant sur le bitume détrempé. Le paysage n'était plus qu'une traînée de gris et de noir, une chute libre vers l'inconnu.

— Tu joues à un jeu dangereux, héritière.

— Ce n'est pas un jeu. C'est une autopsie. Vous êtes venu chercher mon corps, n'est-ce pas ? Le voici. Faites-en ce que vous voulez, mais ne vous attendez pas à ce que je joue les victimes éplorées. C'est un rôle que j'ai tenu pendant vingt-deux ans. Je suis épuisée.

Il jura entre ses dents. L'instinct de Silas lui hurlait de s'arrêter, de la jeter sur le bas-côté et de fuir cette contagion. Il y avait quelque chose de vénéneux dans sa résignation. Elle ne subissait pas l'enlèvement, elle l'absorbait. Elle transformait son agression en une offrande, et cela le rendait fou.

Le trajet dura des heures, un tunnel de silence seulement rompu par le balancement rythmique des essuie-glaces. Ils quittèrent les routes principales pour s'enfoncer dans les sentiers escarpés qui menaient aux falaises du Nord. Là où la terre s'arrête de croire en l'homme.

Le manoir de Vane apparut enfin, une silhouette de granit déchiquetée se découpant sur le ciel d'encre. C'était une carcasse de pierre dévorée par le sel et le vent, un lieu où la pitié n'avait jamais trouvé de porte d'entrée. Silas coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus lourd que le tonnerre.

— On est arrivés, dit-il, sa voix s'étant refroidie, redevenant le professionnel qu'il n'aurait jamais dû cesser d'être. Ton nouveau monde s'arrête ici.

Il descendit, fit le tour de la voiture et ouvrit sa portière. Il s'attendait à ce qu'elle hésite devant la bâtisse sinistre, que la réalité de sa situation la frappe enfin comme une gifle. Mais Isadora sortit du véhicule avec une élégance spectrale. Ses pieds nus touchèrent le gravier humide. Elle frissonna, mais ses yeux brillaient d'une lueur fiévreuse.

Il lui saisit le bras, ses doigts s'enfonçant dans la chair tendre au-dessus de son coude. Il voulait sentir sa résistance, sa douleur. Il la poussa vers l'entrée, franchissant le seuil d'une porte massive dont la peinture s'écaillait comme une vieille peau.

À l'intérieur, l'air sentait la poussière, le sel et l'abandon. Un seul lustre de fer forge projetait des ombres déformées sur les murs dénués de tapisseries. Silas la conduisit à travers un hall caverneux jusqu'à une pièce qui servait autrefois de bibliothèque. Les rayonnages étaient vides, sauf pour quelques volumes moisissés et des bouteilles d'alcool entamées.

Il la lâcha brusquement. Elle tituba, mais ne tomba pas.

— Tu resteras ici. Les fenêtres sont condamnées. La porte est renforcée. Personne ne viendra, Isadora. Ton nom n'a plus aucune valeur entre ces murs.

Elle fit quelques pas dans la pièce, effleurant du bout des doigts une table en chêne balafmée. Elle se tourna vers lui, et pour la première fois, Silas vit un sourire étirer ses lèvres pâles. Un sourire qui ne possédait aucune chaleur, un simple étirement de muscles sur une âme en ruine.

— Vous sentez ça, Silas ?

Il fronça les sourcils, aux aguets.

— Sentir quoi ?

— L'absence de mensonge. Dans le manoir de mon père, tout sentait le vernis et la trahison. Ici... ici, ça sent la fin de tout. C'est la première fois de ma vie que je respire un air qui ne m'étouffe pas.

Silas s'approcha d'elle, envahissant son espace personnel, sa stature écrasante tentant de la réduire au silence. Il pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, un contraste troublant avec la froideur de ses paroles. Il plongea son regard dans le sien, cherchant la faille, le moment où le masque se briserait.

— Je ne suis pas ton sauveur, gronda-t-il, son souffle effleurant son oreille. Je suis le monstre qui va te vendre au plus offrant dès que j'aurai ce que je veux.

Isadora ferma les yeux, inclinant la tête pour lui offrir son cou, une courbe de porcelaine exposée à la merci de ses mains violentes.

— Alors dépêchez-vous, Silas Vane, murmura-t-elle dans un souffle. Vendez-moi, brisez-moi, ou dévorez-moi. Mais je vous en supplie... ne me rendez pas à l'ennui. Faites-moi sentir que je suis encore faite de chair et non de verre.

Silas sentit une décharge électrique parcourir ses doigts. Sa main se leva, d'abord pour la frapper, ou peut-être pour l'étrangler, pour faire cesser cette provocation insupportable. Mais ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa gorge. Il vit battre son pouls, une petite chose fragile et rapide, comme un oiseau piégé dans une cage de côtes.

Sa main ne se referma pas. Ses doigts glissèrent, presque malgré lui, le long de la ligne de sa mâchoire, une caresse qui ressemblait à une menace. Le contact fut un choc. Elle était brûlante.

— Tu es folle, cracha-t-il, sa voix se brisant légèrement.

— Non, répondit-elle en ouvrant des yeux remplis d'une clarté terrifiante. Je suis enfin réveillée. Et vous, Silas... vous tremblez.

Il retira sa main comme s'il s'était brûlé sur un fer rouge. Sans un mot de plus, il recula, sortit de la pièce et verrouilla la porte derrière lui. Le bruit du pêne s'enfonçant dans la gâche résonna comme un coup de feu dans le silence du manoir.

Silas s'appuya contre le bois froid de la porte, le cœur battant à un rythme qu'il ne reconnaissait pas. Il regarda ses mains — les mains d'un homme qui avait tué, qui avait torturé, qui avait survécu à tout. Elles ne tremblaient pas physiquement, mais à l'intérieur, quelque chose s'était fissuré.

De l'autre côté de la porte, il n'entendit aucun sanglot. Pas de supplications. Juste le bruit léger, presque imperceptible, d'Isadora qui marchait sur le plancher nu, apprivoisant sa cage avec la patience d'un prédateur qui sait que le piège ne se referme pas seulement sur la proie, mais aussi sur celui qui garde la clé.

Il sortit une cigarette, l'alluma d'un geste brusque. La fumée envahit ses poumons, mais elle ne parvint pas à chasser l'odeur du gardénia fané qui semblait désormais incrustée sous sa peau.

Le poison était entré. Et Silas Vane commençait à réaliser qu'il ne serait pas celui qui l'administrerait, mais celui qui allait en mourir.

# Chapitre 3

## L'Ancre de Blackwood

Le vent d'Écosse n'était pas une brise, c'était une morsure. Il transportait avec lui le goût de l'iode et le sel des larmes oubliées, giflant les vitres de la voiture avec une régularité de métronome. Isadora, le front appuyé contre le verre froid, regardait le paysage se liquéfier dans un dégradé de gris et de noir. Dehors, la lande ressemblait à un animal blessé, pelé par les tempêtes, s'étendant à l'infini sous un ciel de plomb.

Puis, elle surgit de l'écume : Blackwood.

La demeure n'était pas une maison, c'était un cadavre de pierre dressé au bord d'un précipice. Ses fenêtres, pareilles à des orbites vides, fixaient l'Atlantique en furie. Silas coupa le contact. Le silence qui suivit fut plus violent que le rugissement du moteur. Il sentait la fumée froide et le cuir mouillé, une odeur de virilité fatiguée qui flottait entre eux comme une frontière invisible.

— Nous y sommes, dit-il, sa voix basse grattant l'air comme du papier de verre.

Isadora ne bougea pas. Elle observait le manoir. La pierre était noire, imbibée d'eau de mer jusqu'à la moelle. Elle y vit une promesse de solitude, une extension de son propre vide intérieur. Silas sortit, contourna la voiture et ouvrit sa porte. Sa main, gantée de cuir sombre, s'empara de son poignet. Le contact ne fut pas brutal, mais absolu. Une chaîne invisible les reliait désormais.

— Marchez. Et ne testez pas la stabilité du terrain. La falaise est gourmande cette année.

Le sol sous leurs pieds était un mélange de boue et de graviers schisteux qui crissaient sous les semelles fines d'Isadora. Elle frissonna, mais ce n'était pas de froid. C'était le tressaillement d'un nerf qui se réveille après une trop longue anesthésie. À chaque pas vers le manoir, elle sentait le poids de son ancienne vie s'effriter, comme le vernis sur ses ongles qu'elle avait commencé à gratter nerveusement pendant le trajet.

L'entrée de Blackwood empestait la poussière humide et le temps figé. Une odeur de cire d'abeille rance et de papier moisi. Silas la poussa légèrement vers le grand hall. Un lustre de cristal, dont la moitié des pampilles manquaient, oscillait imperceptiblement dans les courants d'air, produisant un tintement cristallin, presque un rire de fantôme.

Silas se posta devant elle, sa haute silhouette dévorant la lumière déclinante qui filtrait par les impostes. Il déboutonna son manteau, révélant la rigidité de ses épaules et le port d'arme qui sanglait son torse.

— Écoutez-moi bien, Isadora. Les règles sont simples, parce que je n'ai pas la patience pour les complications.

Il fit un pas vers elle. Elle ne recula pas. Elle huma l'air, captant l'arôme métallique de son arme et la note plus douce, presque imperceptible, de la menthe qu'il devait mâcher pour masquer son tabac.

— Vous ne sortirez pas de cette maison. La porte est verrouillée de l'extérieur, les fenêtres sont condamnées par des verrous de sécurité que vous ne saurez pas crocheter avec vos doigts de poupée. Vous mangerez quand je vous apporterai un plateau. Vous ne me parlerez que si je vous interroge. Est-ce clair ?

Isadora laissa errer son regard sur la mâchoire serrée de Silas. Elle remarqua une petite cicatrice, fine comme un cheveu, qui barrait le coin de sa lèvre supérieure. Elle se demanda quel goût avait cette blessure.

— Et si j'ai soif d'autre chose que d'eau, Silas ? murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle de soie dans l'immensité décrépite du hall.

Il contracta les muscles de son cou. L'insubordination de sa proie n'était pas de la révolte, c'était une invitation au gouffre.

— Vous vous contenterez de ce que je vous donne. Rien de plus. Rien de moins.

Il la saisit par le bras et l'entraîna vers l'escalier monumental. Le bois gémissait sous leurs pas. À l'étage, le couloir était une gorge sombre, jalonnée de portes closes. Il s'arrêta devant la dernière et l'ouvrit avec une clé qu'il tira de sa poche.

La chambre était vaste, meublée d'un lit à baldaquin dont les rideaux de velours bleu nuit tombaient en lambeaux de poussière. Une cheminée de marbre noir trônait contre le mur, vide et froide. Isadora entra, ses pas étouffés par un tapis persan si usé qu'on n'en devinait plus que les ombres des motifs.

Elle alla droit vers la fenêtre. Elle posa ses paumes contre le carreau froid. En bas, les vagues s'écrasaient contre les rochers avec un bruit de tonnerre sourd.

— C'est ici que je vais mourir ? demanda-t-elle sans se retourner.

Silas, resté sur le seuil, la regarda. Elle paraissait si fragile dans cette robe de soie ivoire, presque translucide contre l'obscurité de la pièce. Une petite chose de verre dans une cage de fer. Mais il savait, pour l'avoir vue sourire quand il l'avait jetée dans la voiture, que le verre pouvait être plus tranchant que le métal.

— Vous ne mourrez pas tant que votre père n'aura pas payé la dette qu'il a envers mes employeurs, répondit-il d'un ton monocorde, une récitation mécanique pour se convaincre lui-même.

— Mon père ne paiera pas, Silas. Il n'aime pas racheter ce qui est déjà abîmé. Et il me sait brisée depuis longtemps.

Elle se tourna vers lui. Ses yeux gris d'orage semblaient sonder les pensées secrètes du mercenaire, là où il gardait ses propres démons en laisse. Elle vit la légère hésitation dans le rythme de sa respiration. Elle s'approcha de lui, traversant la pièce avec une grâce spectrale.

Lorsqu'elle fut à quelques centimètres, elle s'arrêta. Elle pouvait sentir la chaleur qui émanait de son corps, un contraste violent avec le froid polaire de la maison. Elle leva une main, ses doigts effleurant presque le revers de sa veste de cuir.

— Vous sentez la pluie et le métal, Silas. Et la peur. Pas la mienne. La vôtre.

Il lui saisit le poignet, sa poigne se resserrant jusqu'à ce que la peau devienne blanche sous ses doigts calleux. Il la força à lever le bras, exposant la fragilité de son pouls.

— Je n'ai peur de rien, Isadora. Surtout pas d'une enfant gâtée qui joue à la martyre.

— Alors pourquoi votre cœur bat-il si vite contre votre cage thoracique ? Je l'entends d'ici. C'est le bruit d'un homme qui se noie et qui a peur que sa bouée ne soit faite de plomb.

Il la repoussa brusquement, une réaction viscérale face à cette vérité qu'il refusait de nommer. Il recula d'un pas, ses yeux brûlant d'une colère froide.

— Installez-vous. Il y a des vêtements propres dans l'armoire. Je redescends. Ne vous avisez pas de crier. Personne ne vous entendrait, à part les mouettes, et elles sont plus cruelles que moi.

Il sortit et la porte claqua. Le verrou tourna, un son définitif, sec, comme un os qui se brise.

Isadora resta seule dans le demi-jour. Elle ne pleura pas. Elle ne s'effondra pas. Elle commença à explorer sa cage. Ses doigts glissèrent sur le bois de l'armoire, accrochant quelques échardes. Elle s'approcha de la cheminée et passa un doigt dans la suie froide, dessinant une ligne noire sur sa joue pâle. C'était une peinture de guerre.

Elle s'assit sur le bord du lit. Le matelas était dur, l'odeur de renfermé presque étouffante. Elle ferma les yeux et se concentra sur les sons de la maison. Le gémissement du vent dans les combles. Le craquement des poutres. Et, quelque part en bas, le bruit de pas lourds et réguliers. Silas.

Elle l'imaginait dans la cuisine ou dans le salon, une cigarette au bec, vérifiant ses armes, essayant d'ignorer le fantôme qu'il venait d'enfermer à l'étage. Elle percevait sa faille. Ce n'était pas de la luxure, pas encore. C'était quelque chose de plus profond, de plus archaïque. Silas Vane était un homme qui avait besoin d'ordre pour ne pas s'effondrer, et elle, elle était le chaos pur, enveloppé dans de la soie et de l'ennui.

Elle se leva et s'approcha de la porte. Elle colla son oreille contre le bois. Elle entendit le grattement d'une allumette, puis le silence.

— Tu penses être mon geôlier, Silas, chuchota-t-elle pour elle-même, un sourire imperceptible étirant ses lèvres. Mais tu es juste le premier à entrer dans le mausolée.

Elle retourna vers la fenêtre. La nuit était tombée sur Blackwood, une obscurité si dense qu'elle semblait solide. Isadora pressa son front contre la vitre, cherchant la douleur du froid pour se sentir vivante. Elle savait qu'elle allait l'empoisonner. Doucement. À chaque repas, à chaque regard, à chaque silence. Elle allait devenir l'air qu'il respire, une atmosphère saturée de toxines qu'il absorberait jusqu'à ce que

ses poumons brûlent.

Dans le hall, en bas, Silas Vane regardait la fumée de sa cigarette monter vers le plafond décrépit. Ses mains ne tremblaient pas, mais il sentait encore, sur son poignet, la chaleur de la peau d'Isadora. C'était une brûlure lente, une infection qui commençait à se propager. Il regarda la clé posée sur la table de chêne. Elle lui parut soudain dérisoirement petite. On ne verrouille pas une tempête. On ne met pas un poison en cage.

Il ferma les yeux, mais l'image des yeux gris d'Isadora restait gravée sous ses paupières, comme une tache solaire.

Blackwood venait d'accueillir ses deux derniers occupants. Et la maison, dans un craquement sinistre, sembla se refermer sur eux comme une mâchoire de pierre, prête à broyer leurs âmes jusqu'à ce qu'il ne reste plus que de la poussière et du regret.

# Chapitre 4

## Le Paradoxe de la Proie

L'humidité de Blackwood n'était pas une simple météo, c'était une respiration. Elle s'insinuait sous les boiseries vermoulues, gonflait les tapisseries aux motifs de chasses oubliées, et finissait par s'enrouler autour des chevilles comme une promesse de noyade. Dans le grand salon dévasté, où les lustres en cristal pendaient tels des squelettes de géants, Silas Vane attendait.

Il fixait la porte. Dans sa main droite, un dossier de cuir noir, contenant les secrets financiers de la dynastie Valmont. Dans sa poche gauche, un couteau à cran d'arrêt dont la lame avait le goût froid de l'efficacité. Il avait besoin de ces codes. Huit chiffres. Une combinaison alphanumérique qui transformerait cette captivité en un triomphe et effacerait, d'un coup de virement bancaire, les taches de sa propre naissance misérable.

Il entendit le froissement de la soie avant de voir Isadora. Ce bruit de peau de serpent sur le parquet de chêne le fit se raidir.

Elle entra dans la pièce, non pas comme une prisonnière qu'on traîne à l'échafaud, mais comme une ombre regagnant son propre royaume. Sa robe de chambre, d'un bleu si sombre qu'il paraissait noir, flottait autour d'elle. Elle dégageait cette odeur de gardénia fané qui commençait à saturer les poumons de Silas, une fragrance de deuil et de luxe qui le rendait fébrile.

— Tu es en retard pour mon exécution, Silas, dit-elle d'une voix monocorde, presque mélodieuse.

Elle s'assit dans un fauteuil défoncé, ses doigts pâles caressant les accoudoirs comme s'ils étaient faits de velours précieux et non de crin jaillissant par les déchirures.

Silas fit un pas vers elle. Ses bottes lourdes firent gémir le bois. Il voulait l'intimider. Il voulait sentir ce frisson, cette décharge d'adrénaline qui précède la capitulation de l'autre. C'était son métier. Sa religion.

— On ne va pas jouer aux devinettes toute la nuit, Isadora. Les comptes de la banque Julius Bär à Zurich. Le code d'accès. Maintenant.

Il posa ses mains sur les bras du fauteuil, s'inclinant vers elle jusqu'à ce que leurs visages ne soient séparés que par quelques centimètres de tension électrique. Il sentit la chaleur émaner de sa peau, un contraste violent avec l'air glacial du manoir. Il pouvait voir le grain de sa peau, le battement régulier, bien trop régulier, de sa carotide.

Isadora ne recula pas. Au contraire, elle avança légèrement le menton, offrant sa gorge à la lumière blafarde de l'unique lampe à huile.

— L'argent, murmura-t-elle, un petit rire sec s'échappant de ses lèvres. C'est donc tout ce que tu vois ? Des zéros alignés comme des soldats de plomb ?

— C'est ce qui achète la liberté, répliqua Silas, la mâchoire serrée. La mienne. Et peut-être la tienne, si tu te montres coopérative.

Il sortit le couteau. Le clic de la lame sortant de son fourreau résonna dans le silence comme un coup de feu. Il appuya la pointe d'acier froid juste en dessous de sa mâchoire, là où la chair est la plus tendre. Un millimètre de plus et la soie bleue de sa robe serait irrémédiablement tachée de pourpre.

— Donne-moi les codes, ou je commence à dessiner sur toi.

Il s'attendait à un cri. À une supplication. À cette lueur de terreur primale qu'il avait vue chez tant d'hommes forts. Au lieu de cela, Isadora ferma les yeux. Un soupir d'aise, presque un frémissement de plaisir, parcourut son corps. Elle se pressa contre la pointe de la lame. Une minuscule goutte de sang, aussi brillante qu'un rubis, perla sur l'acier.

— Fais-le, Silas, chuchota-t-elle. Dessine. Arrache-moi à cet ennui. Mon père a passé vingt ans à m'empailler vivante dans de la dentelle et des protocoles. Tu penses que ta violence m'effraie ? Elle est la seule chose honnête que j'aie rencontrée dans cette maison.

Silas sentit une sueur froide perler dans son dos. Ce n'était pas ainsi que le script devait se dérouler. Il était le loup, elle était l'agneau. Mais l'agneau venait de mordre le loup et de lui demander de serrer plus fort.

— Tu bluffes, gronda-t-il, bien que sa voix manque soudain de conviction. Personne n'a envie de mourir pour des fonds de pension.

Il saisit son poignet, serrant si fort qu'il sentit les os fins craquer presque sous sa pression. Sa peau était d'une douceur insupportable, une insulte à la rudesse de ses propres paumes calleuses. Isadora ouvrit les yeux. Ses pupilles étaient dilatées, dévorant le gris d'orage de son iris.

— Tu ne comprends pas, n'est-ce pas ? Mon héritage est un poison, Silas. Cet argent n'est que la sueur des gens que mon père a brisés. Le code ? C'est le 14-07-82. La date de la mort de ma mère. La seule chose qu'il a aimée, et la seule chose qu'il a fini par détruire par pure négligence.

Elle se leva d'un bond, malgré la main de Silas qui l'enserrait toujours. Ils étaient si proches que leurs souffles se mélangeaient, un alliage de tabac froid et de gardénia.

— Prends-le, ton argent ! hurla-t-elle soudain, sa voix brisant le calme sépulcral de Blackwood. Prends tout ! Mais regarde-moi, Silas Vane ! Regarde ce que tu es en train de faire. Tu n'es pas un libérateur. Tu es juste un autre fossoyeur qui vient réclamer sa part de cadavre.

Elle attrapa la main de Silas, celle qui tenait le couteau, et la plaça sur sa poitrine, juste au-dessus de son cœur. Il pouvait sentir le tambourinement sauvage dans sa cage thoracique. Ce n'était pas la peur. C'était une exaltation démente.

— Si tu veux me briser, tu vas devoir faire mieux que de menacer ma fortune, dit-elle, sa voix retombant dans un murmure venimeux. Tu vas devoir me faire sentir quelque chose que le vide n'a pas encore pris. Est-ce que tu en es capable, Silas ? Ou n'es-tu qu'une brute avec un joli costume ?

Silas lâcha son poignet comme s'il s'était brûlé. Il recula d'un pas, puis de deux. Le paradoxe le frappait de plein fouet, une gifle invisible qui le laissait chancelant. Il était venu pour l'argent, pour le pouvoir, pour le contrôle. Et en l'espace de dix minutes, cette femme éthérée, cette "proie", venait de lui arracher son armure.

Il regarda la goutte de sang sur sa lame. Elle semblait plus réelle que tout le reste dans cette pièce.

— Tu es folle, parvint-il à dire, le souffle court.

— Je suis vivante, Silas. Pour la première fois depuis des années, parce que je vois dans tes yeux que tu as peur de moi. Tu as peur que je n'aie rien à perdre.

Elle s'approcha de lui, l'acculant à son tour contre une console de marbre poussiéreuse. Elle posa une main légère sur son torse, là où le cuir de sa veste était le plus épais. Elle pouvait sentir la tension de ses muscles, la rigidité d'un homme qui a

passé sa vie à se préparer à un assaut, mais qui n'a aucune défense contre une reddition.

— Tu cherches les codes de la banque, continua-t-elle en traçant une ligne imaginaire sur son sternum, mais tu devrais chercher les clés de la cage dans laquelle tu t'es enfermé. Tu m'as enlevée, Silas, mais c'est toi qui es coincé ici avec moi. Et je ne te laisserai pas partir tant que tu n'auras pas goûté au même fiel que moi.

Silas saisit sa main et la repoussa, mais sans la violence de tout à l'heure. C'était un geste de défense, presque un aveu de faiblesse. Il rangea son couteau d'un mouvement brusque, le métal cliquetant contre sa cuisse.

— Dors, Isadora, ordonna-t-il, sa voix rauque, méconnaissable. Dors et prie pour que je retrouve mes esprits d'ici demain. Parce que si je ne peux pas t'intimider par la douleur, je trouverai un autre moyen de te faire parler.

— Il n'y a pas d'autre moyen, Silas. Il n'y a que nous, dans cette maison qui tombe en ruine.

Il quitta la pièce sans se retourner, ses pas résonnant comme des coups de marteau sur un cercueil. Il monta les escaliers quatre à quatre, cherchant l'air frais, cherchant la logique, cherchant n'importe quoi qui ne soit pas le parfum de cette femme ou la sensation de son sang sur sa lame.

Une fois dans sa chambre, il s'effondra sur son lit de camp, les yeux fixés sur le plafond où les taches d'humidité dessinaient des continents de désespoir. Il avait les codes. Il pouvait partir. Il pouvait appeler ses contacts, transférer les fonds, et disparaître dans la jungle de Macao ou les villas de la Costa del Sol.

Pourtant, il resta immobile.

Il regarda sa main. Celle qui avait tenu son poignet. Elle tremblait. Très légèrement. Un spasme infime, une trahison de ses nerfs.

Il se rendit compte avec une horreur glacée que ce n'était plus l'argent qui le retenait à Blackwood. C'était le vide dans les yeux d'Isadora. Un vide qui ressemblait étrangement au sien, un miroir sombre dans lequel il venait de se voir pour la première fois.

Il avait cru capturer une héritière. Il avait réveillé une divinité de la destruction.

En bas, dans le salon, Isadora ne bougeait pas. Elle regardait la goutte de sang sur le parquet, une petite tache sombre qui s'imprégnait dans le bois. Elle la toucha du bout du doigt et le porta à ses lèvres. Le goût était métallique, chaud, vibrant.

— Bienvenue dans le mausolée, Silas, murmura-t-elle à l'obscurité.

Dehors, l'orage finit par éclater. La pluie s'abattit sur le toit de Blackwood avec une violence de fin du monde, noyant les derniers bruits de la raison. Dans la cage de pierre et de verre, le bourreau et sa victime commençaient leur lente décomposition commune, enchaînés l'un à l'autre par un lien bien plus solide que l'acier : la reconnaissance mutuelle de leur propre ruine.

Silas ferma les yeux, mais il ne vit que le rubis de sang sur la peau d'Isadora. Il comprit alors, avec la lucidité d'un condamné, que le poison n'était pas dans l'argent, ni dans l'histoire des Valmont.

Le poison, c'était elle. Et il venait d'en boire sa première gorgée.

# Chapitre 5

## La Chambre des Miroirs

L'air dans la Chambre des Miroirs avait le goût du fer et de l'oubli. C'était une pièce circulaire, nichée dans la tour ouest de Blackwood, où le temps semblait avoir coagulé. Silas poussa la lourde porte en chêne, dont le gémissement des gonds déchira le silence comme un cri étouffé. Il ne la tint pas pour Isadora ; il se contenta de s'effacer pour la laisser pénétrer dans son nouveau sanctuaire, ou sa nouvelle cellule.

Isadora entra, le frôlant à peine. Sa robe de soie crème, tachée de la pluie de l'orage, laissait derrière elle une traînée de gardénia flétri et d'humidité. Elle ne frissonna pas malgré la chute brutale de température. Elle semblait faite du même marbre que les corniches.

Partout, des miroirs. Des trumeaux du XVIIIe siècle, des psychés ovales, des glaces à main jetées sur des consoles poussiéreuses. Mais le mercure s'était corrompu avec les décennies. Les reflets n'étaient plus des vérités, mais des hypothèses. Les surfaces étaient piquées de taches noires, une lèpre d'argent qui dévorait les visages. Dans cette pièce, on ne voyait pas son image ; on voyait sa propre décomposition.

Silas referma la porte. Le déclic du verrou résonna contre les parois de verre.

— Tu comptes me garder ici, parmi les spectres ? demanda Isadora.

Sa voix était un souffle de soie, mais elle coupa l'air avec la précision d'un scalpel. Elle se tenait au centre de la pièce, multipliée à l'infini. Mille Isadora à la pâleur spectrale, mille regards gris d'orage qui convergeaient vers lui.

Silas resta près de la porte, une ombre massive découpée par la faible lueur des éclairs qui zébraient le ciel à travers les fenêtres hautes. L'odeur de tabac froid et de cuir mouillé qui émanait de lui envahit l'espace, étouffant le parfum de la jeune femme. Il ôta ses gants de cuir noir, un geste lent, presque rituel, révélant des mains larges, aux phalanges marquées par d'anciennes guerres.

— Les miroirs ne mentent pas, Isadora, dit-il, sa voix basse vibrant dans sa poitrine comme un grondement de tonnerre lointain. Ils montrent ce qu'on essaie de cacher. Ton père a passé sa vie à polir ton image pour la vendre. Ici, personne ne t'achète.

Il fit un pas vers elle. Ses bottes lourdes craquèrent sur le parquet jonché de poussière.

— Tu n'as rien à cacher, Silas, répliqua-t-elle en se tournant vers lui. Tes cicatrices sont tes seules médailles. Mais moi... regarde-moi bien. Laquelle de ces femmes est la vraie ? Celle qui s'ennuyait dans les salons de velours, ou celle qui a déverrouillé la porte pour toi ?

Elle s'approcha d'un grand miroir piqué, dont le cadre en bois doré tombait en lambeaux. Elle posa ses doigts fins sur la surface glacée. Le contraste entre sa peau diaphane et la noirceur du mercure oxydé était d'une beauté obscène.

— Je ne suis pas ton otage, Silas. Je suis ton miroir.

Silas sentit une crispation dans sa mâchoire. Il détestait la manière dont elle transformait sa captivité en une sorte de règne étrange. Il s'approcha, se postant juste derrière elle. Dans le reflet brisé, leurs silhouettes se confondaient. Sa stature sombre semblait engloutir la sienne, comme une ombre dévorant une flamme.

— Tu joues à un jeu dangereux, murmura-t-il à son oreille. L'odeur de sa peau, un

mélange de pluie et de chaleur humaine, l'assaillit.

Il pouvait voir le pouls battre dans la gorge d'Isadora. Un petit martèlement rapide, trahissant une excitation qu'elle masquait par son flegme. Il ne put s'empêcher de lever la main. Ses doigts s'arrêtèrent à quelques millimètres de sa nuque. Il voulait sentir le grain de cette peau de porcelaine, vérifier si elle était aussi froide qu'elle en avait l'air.

— Fais-le, souffla-t-elle.

Elle n'avait pas bougé, mais son reflet dans le miroir semblait le supplier. Ses yeux gris étaient fixés sur les siens dans la glace.

— Quoi donc ?

— Touche-moi. Prouve-moi que je suis encore ici. Que je ne suis pas qu'un reflet de plus dans cette pièce de morts.

La provocation était une lame. Silas serra les dents. Il sentait la tension entre eux monter comme l'ozone avant l'impact. Il n'était pas un homme de mots, mais de force. La vulnérabilité d'Isadora était une arme dont il ne savait pas se protéger. Elle ne reculait pas devant la menace ; elle s'y prélassait.

Il saisit brusquement son bras, ses doigts s'enfonçant dans la soie de sa manche. Il la fit pivoter pour qu'elle lui fasse face. La brutalité du mouvement fit voler quelques mèches de ses cheveux blonds, presque blancs, autour de son visage.

— Tu veux de la douleur ? Tu penses que c'est ça, la réalité ?

Il serra plus fort, juste assez pour que le sang cesse de circuler, juste assez pour marquer la chair. Isadora ne poussa pas un cri. Au contraire, elle laissa échapper un

soupir qui ressemblait à une reddition. Ses yeux se fermèrent une seconde, savourant la morsure de ses doigts sur son bras.

— Enfin, murmura-t-elle.

Elle ouvrit les yeux, et Silas y vit un gouffre. Ce n'était pas de la peur. C'était une soif. Une soif de destruction qu'il reconnaissait trop bien pour l'avoir portée en lui toute sa vie.

— Tu es brisée, Isadora, dit-il, sa voix soudainement rauque.

— Nous le sommes tous les deux. C'est pour ça que tu es venu me chercher, n'est-ce pas ? Pas pour l'argent de mon père. Pas pour la vengeance. Mais parce que tu savais qu'il n'y avait que moi qui pourrais supporter le monstre que tu caches derrière ton armure.

Elle leva sa main libre et, avant qu'il ne puisse reculer, elle posa la paume sur sa joue. Sa peau était brûlante contre la sienne, malgré le froid de la pièce. Ses doigts effleurèrent la cicatrice qui barrait sa mâchoire, un sillon de chair durcie qu'il n'autorisait personne à regarder.

Silas se figea. Le contact était électrique, une décharge qui remonta le long de son épine dorsale. Il aurait dû la repousser, la jeter au sol, lui rappeler qui était le maître ici. Mais il était cloué sur place par l'audace de ce geste. Pour la première fois de sa vie, quelqu'un regardait sa laideur sans détourner les yeux.

— Tu sens ça, Silas ? Sa voix était un murmure contre ses lèvres. Ce tremblement au fond de tes mains ? Ce n'est pas de la haine.

Il lâcha son bras comme s'il venait de toucher du métal brûlant. Il recula d'un pas, le souffle court. Les miroirs autour d'eux semblaient se rapprocher, multipliant sa

défaillance. Il voyait des dizaines de Silas Vane, tous perdant le contrôle devant une femme qui n'avait rien pour se défendre, sinon son absence totale de peur.

— Tais-toi, ordonna-t-il.

Il chercha sa contenance, sa morgue de mercenaire. Mais l'air était devenu trop épais, chargé de l'odeur de son désir et de sa propre terreur.

— Tu n'es qu'une marchandise pour moi, cracha-t-il, ses mots sonnait faux même à ses propres oreilles. Une monnaie d'échange. Demain, j'appellerai ton père et je lui dirai que le prix a doublé.

Isadora esquissa un sourire triste. Elle s'appuya contre le cadre du miroir piqué, croisant les bras sur sa poitrine.

— Il ne paiera pas. Tu le sais. Il préférera te laisser m'achever plutôt que de perdre un centime de son empire. Il te remerciera même de lui avoir épargné la corvée de mon mariage.

Silas savait qu'elle disait vrai. Les rapports qu'il avait consultés sur les Valmont décrivaient un patriarche de glace, un homme qui n'aimait que les chiffres.

— Alors je te garderai jusqu'à ce que tu pourrisses, dit-il avec une cruauté désespérée.

— Je suis déjà en train de pourrir, Silas. Regarde autour de toi.

Elle désigna les reflets obscurs, les visages déformés par les taches de mercure.

— Nous sommes déjà morts. C'est pour ça que nous nous comprenons si bien.

Silas ne répondit pas. Il se sentait étouffer dans cette chambre de verre. Il fit demi-tour et se dirigea vers la porte, ses pas résonnant comme des coups de marteau sur un cercueil.

— Je t'apporterai à manger, dit-il sans se retourner. Ne touche à rien.

— Silas ?

Il s'arrêta, la main sur la poignée de fer.

— La prochaine fois... ne t'arrête pas.

Il ne répondit pas. Il sortit et ferma la porte à double tour. Le bruit métallique du verrou fut le point final de leur échange.

Il resta un moment dans le couloir sombre, appuyé contre le bois de la porte. Il regarda ses mains. Elles tremblaient encore. Il les serra en poings, si fort que ses ongles s'enfoncèrent dans ses paumes.

À l'intérieur, Isadora retourna au centre de la pièce. Elle regarda son image dans le miroir le plus abîmé. Son visage était fendu en deux par une cassure dans le verre. Elle toucha l'endroit où Silas l'avait saisie. Des marques rouges commençaient à fleurir sur sa peau d'albâtre, comme des pétales de roses écrasés.

Elle sourit. Pour la première fois depuis des années, elle sentait la brûlure de l'existence.

Dehors, l'orage continuait de s'acharner sur Blackwood. Les éclairs illuminaient la Chambre des Miroirs par intermittence, transformant chaque reflet en un fantôme grimaçant. Mais Isadora n'avait plus peur des fantômes. Elle venait de découvrir que le seul monstre qui comptait avait les yeux couleur de pluie et les mains marquées par

le péché.

Elle s'assit par terre, au milieu des poussières d'argent, et attendit que l'obscurité l'avale tout entière, sachant que Silas, quelque part dans les profondeurs du manoir, était tout aussi prisonnier qu'elle.

Le poison était distillé. Il ne restait plus qu'à attendre qu'il atteigne le cœur.

# Chapitre 6

## Cicatrices et Soie

Le silence qui suivit la tempête à Blackwood n'était pas un apaisement, mais une apnée. Dans la Chambre des Miroirs, Isadora écoutait les pulsations de la bâtisse, ce vieux corps de pierre qui craquait sous les assauts de l'Atlantique. Et puis, il y eut ce son. Un fracas sourd, à l'étage inférieur, suivi du timbre caverneux de Silas qui s'élevait en un juron étouffé. Ce n'était pas la voix du ravisseur maître de lui-même ; c'était le grognement d'une bête acculée.

Isadora se leva, le froissement de sa nuisette de soie contre ses cuisses sonnait comme un reproche dans le vide de la pièce. Elle ne craignait pas la colère de Silas. Elle l'attendait. Elle se dirigea vers la porte, que le verrou n'avait étrangement pas condamnée cette fois, et s'engagea dans le couloir sombre.

L'air sentait le sel, la poussière de tapisserie moisie et quelque chose d'autre, une odeur cuivrée, piquante : le sang.

Elle le trouva dans la bibliothèque, une pièce vaste et sinistre où les livres semblaient pourrir sur pied. Silas était penché sur un secrétaire en acajou, une main crispée sur le bois, l'autre pressant son flanc. Un téléphone de bakélite gisait au sol, le combiné rattaché par un cordon tortillé comme un intestin.

— Vous devriez apprendre à choisir vos employeurs avec plus de soin, murmura-t-elle depuis le seuil.

Silas pivota brusquement. Son visage était une étude de fureur et de fatigue. Une mèche de cheveux sombres barrait son front trempé de sueur. Sous sa chemise

blanche déboutonnée, une tache sombre s'élargissait avec une régularité obscène, dévorant le tissu.

— Retourne dans ta chambre, Isadora. Ce n'est pas le moment.

Sa voix était un râle. Le genre de son qui écorche la gorge.

— Vous saignez sur le tapis, Silas. C'est une pièce d'époque, ce serait dommage.

Elle s'approcha, faisant fi de la menace qui émanait de lui. Elle s'arrêta à quelques centimètres, là où elle pouvait sentir la chaleur irradiant de son corps et l'odeur de tabac froid qui le hantait. Elle tendit une main pâle, dont les doigts effilés semblaient faits de porcelaine. Avant qu'il ne puisse protester, elle écarta les pans de sa chemise.

L'entaille était propre, longue, courant le long de ses côtes. Un cadeau de ses "partenaires" suite à leur conversation mouvementée, sans doute. Silas laissa échapper un souffle court quand les doigts froids d'Isadora frôlèrent la plaie.

— Assis, ordonna-t-elle.

Étonnamment, il obéit. La perte de sang ou le choc de son audace le laissaient vulnérable. Elle alla chercher la trousse de premier secours qu'il gardait dans un tiroir — il était toujours prêt pour la violence, jamais pour la douceur.

Isadora s'agenouilla entre ses jambes. La scène était d'une ironie délicieuse : l'héritière déchu soignant son bourreau au milieu des ruines. Elle imbiba un coton d'antiseptique. L'odeur d'alcool chirurgical monta, agressive, chassant momentanément le parfum de mort de la pièce.

— Pourquoi ne pas s'être contenté de me livrer ? demanda-t-elle en pressant le coton sur la chair à vif.

Silas tressaillit, ses muscles se contractant sous la peau tannée. Il saisit le poignet d'Isadora avec une force qui aurait dû la faire crier, mais elle ne cilla pas. Elle ancrâ son regard gris dans le sien, cherchant le monstre sous l'écume de la douleur.

— Parce que ton père veut te voir morte autant qu'il veut récupérer son argent, cracha Silas. Et je n'aime pas qu'on change les termes du contrat en cours de route.

— Un mercenaire avec des principes ? C'est presque romantique.

Elle reprit son geste, nettoyant le sang avec une précision chirurgicale. Elle savourait la texture de sa peau — ce n'était pas la peau lisse et inutile des hommes qu'elle avait connus. C'était un parchemin sur lequel la vie avait écrit avec une plume de fer.

Alors qu'elle écartait davantage le tissu pour poser un bandage, elle s'arrêta net.

Le dos et le torse de Silas n'étaient qu'une topographie de cicatrices. Certaines étaient de fines lignes blanches, presque élégantes ; d'autres étaient des cratères de chair boursouflée, des souvenirs de brûlures ou d'éclats de métal. C'était une carte de toutes les fois où le monde avait tenté de le briser.

Isadora tendit la main, non plus pour soigner, mais pour explorer. Ses doigts glissèrent sur une marque particulièrement profonde près de son épaule.

— Celle-ci... murmura-t-elle, sa voix n'étant plus qu'un souffle.

Silas se figea. Sa respiration devint erratique. Ce n'était plus de la douleur, c'était de l'effroi. L'effroi d'être vu, véritablement mis à nu.

— Ne fais pas ça, Isadora.

— Pourquoi ? Vous n'avez pas peur du couteau, mais vous avez peur d'une caresse ?

Elle remonta le long de son cou, son pouce traçant la ligne de sa mâchoire contractée. Le contraste était violent : la soie de sa propre peau contre le grain rugueux de la sienne. La vulnérabilité de Silas était un poison plus addictif que n'importe quelle drogue.

— Vous êtes une œuvre d'art de la souffrance, Silas. Chaque cicatrice est une porte que vous avez fermée.

Il la saisit par la gorge, pas pour l'étrangler, mais pour l'ancrer. Sa main était immense, chaude, ses cales frottant contre la peau fine de son cou. Il la tira vers lui jusqu'à ce que leurs fronts se touchent. L'ozone de l'orage extérieur semblait s'être infiltré dans leurs poumons.

— Tu joues avec le feu, petite chose de verre, gronda-t-il. Tu crois que parce que tu ne crains pas la douleur, tu peux me dompter ? Je pourrais te briser en un instant.

— Alors faites-le, répliqua-t-elle avec un sourire qui n'atteignait pas ses yeux d'orage. Brisez-moi. C'est ce que nous attendons tous les deux, n'est-ce pas ? Que l'un de nous finisse par céder.

Le silence qui suivit fut chargé d'une tension électrique, si épaisse qu'elle semblait palpable sur la langue, un goût de cuivre et de désir rance. Silas la dévorait des yeux, cherchant une trace de peur, de dégoût, n'importe quoi qui lui permettrait de reprendre son rôle de prédateur. Mais il ne trouva que ce vide avide, cette dévotion toxique qui le terrifiait plus que la mort.

Il lâcha sa gorge pour glisser sa main dans ses cheveux, les poignant avec une brutalité qui fit basculer la tête d'Isadora en arrière. Il s'approcha de son oreille, son souffle brûlant contre son lobe.

— Tu n'es pas une victime, Isadora. Tu es le poison. Et le pire, c'est que j'ai soif.

Il se recula brusquement, l'arrachant à l'intimité de leur cercle de lumière. Il ramassa sa chemise, ignorant la douleur de sa blessure fraîchement pansée.

— Va-t'en. Avant que je n'oublie que tu es ma monnaie d'échange.

Isadora se releva lentement, lissant sa robe de soie avec une grâce méprisante. Elle ramassa le coton souillé de son sang, un trophée qu'elle garda serré dans sa paume.

— Vous avez déjà oublié, Silas. Vous avez oublié dès l'instant où vous m'avez regardée dans ce miroir.

Elle quitta la bibliothèque sans se retourner. En remontant l'escalier, elle sentait le sang de Silas sécher sur ses doigts. C'était une sensation étrange, collante, une promesse de lien que rien ne pourrait défaire.

Arrivée dans sa chambre, elle ferma la porte. Elle n'attendit pas le bruit du verrou. Elle savait qu'il ne viendrait pas. Silas Vane n'était plus son geôlier ; il était son complice de chute.

Elle s'approcha du miroir fendu. Elle porta ses doigts à ses lèvres, goûtant le sel et le fer de l'homme qui croyait l'avoir capturée. Elle frissonna. La douleur était là, sourde, magnifique.

L'autopsie de leurs âmes continuait, et chaque incision révélait la même vérité : ils étaient deux êtres faits de pièces manquantes, essayant désespérément de s'emboîter dans le sang et la soie.

Dehors, la mer frappait la falaise avec une violence renouvelée, comme si elle voulait

arracher le manoir de Blackwood à la terre. Isadora s'allongea sur son lit, les yeux grands ouverts dans l'obscurité, écoutant le bruit des pas de Silas qui, en bas, faisait les cent pas comme un fauve en cage.

Le poison circulait. Il ne restait plus qu'à attendre que le cœur cesse de battre, ou qu'il commence enfin à vivre.

# Chapitre 7

## Le Secret sous le Cuir

La nuit à Blackwood n'était jamais vraiment noire ; elle était d'un bleu d'ecchymose, striée par les éclairs blancs d'un orage qui refusait d'éclater, restant suspendu au-dessus des falaises comme une menace étouffée. Dans ma chambre, l'air avait le goût du vieux velours et de l'attente. Je sentais encore sur ma langue la pointe métallique du sang de Silas, un arrière-goût de fer et de sauvagerie qui agissait comme un phare dans le brouillard de mon ennui.

Je n'ai pas attendu que le sommeil vienne me cueillir. Le sommeil est une reddition, et je préférais la conquête.

Mes pieds nus ne faisaient aucun bruit sur le parquet dont chaque fibre semblait gémir sous le poids de l'humidité marine. Je descendis l'escalier, une main glissant sur la rampe dont le bois mort me rappelait la peau d'un reptile. En bas, le salon était plongé dans une pénombre rance. Silas n'était plus là. Seule l'odeur de son tabac flottait encore, une empreinte olfactive lourde, masculine, qui s'accrochait aux rideaux comme une malédiction.

C'est là, jetée avec une négligence qui ne lui ressemblait pas sur le dossier d'un fauteuil en cuir craquelé, que je la vis. Sa veste.

Elle était massive, imprégnée de l'odeur de la pluie et de la sueur froide des hommes qui ne dorment plus. Je m'en approchai comme on s'approche d'un autel païen. Mes doigts effleurèrent le cuir, une matière si semblable à la sienne : tannée par les intempéries, marquée de cicatrices invisibles, durcie pour protéger un noyau de violence. Je plongeai une main dans la poche intérieure. Mon cœur ne s'accéléra pas ;

il battait d'un rythme lent, métronomique, celui d'un scalpel qui s'enfonce dans la chair.

J'en sortis un portefeuille en cuir noir, usé aux angles, poli par des années de frottements contre sa hanche. À l'intérieur, pas de billets froissés, pas de cartes de visite. Juste le vide, ou presque. Dans un pli dérobé, une petite lucarne de plastique jauni protégeait un morceau de papier qui n'avait plus rien à faire dans ce monde de brutes.

Une photographie.

Je m'approchai de la fenêtre pour laisser la lueur blafarde de la lune déshabiller l'image. C'était une petite fille. Elle devait avoir sept ans, peut-être huit. Ses cheveux étaient d'un blond si pâle qu'ils semblaient faits de fils de soie, et ses yeux... ses yeux possédaient cette clarté insoutenable des êtres qui n'ont pas encore appris à mentir. Elle souriait devant un buisson d'églantiers, une tache de lumière dans un univers de grisaille.

— Elle s'appelait Maya.

La voix de Silas déchira le silence derrière moi. Elle n'était pas chargée de colère, mais d'une fatigue si abyssale qu'elle semblait venir d'outre-tombe. Je ne sursautai pas. Je restai immobile, la photo entre mes doigts, sentant sa présence irradier dans mon dos comme la chaleur d'un incendie lointain.

— Elle ne vous ressemble pas, murmurai-je sans me retourner. Elle a l'air... légère. Comme si la gravité n'avait pas de prise sur elle.

J'entendis le craquement du cuir de ses bottes. Il s'approcha jusqu'à ce que je sente son souffle dans mon cou, une caresse thermique qui fit se dresser les pores de ma peau. Il ne chercha pas à reprendre le portefeuille. Il resta là, une ombre colossale

m'enveloppant tout entière.

— Elle était la seule chose propre dans ma vie, dit-il, et sa voix se brisa sur le mot « propre », comme un verre qu'on écrase du talon. Elle est morte par ma faute. Parce que j'ai cru que je pouvais être un monstre le jour et un frère la nuit. On ne sépare pas le sang de l'eau, Isadora. Tout finit par se mélanger.

Je me tournai enfin. Ses traits étaient sculptés par les ombres, rendant ses pommettes plus tranchantes, ses yeux plus enfoncés. Il y avait une humidité suspecte dans son regard, une brillance qui n'était pas due à la lune. Le grand Silas Vane, le mercenaire au cœur de silex, était en train de s'effondrer devant moi, non pas par la force, mais par la simple exposition d'un souvenir.

Je portai la photo à mes lèvres, effleurant le visage de la petite fille morte. Puis, avec une lenteur calculée, je posai ma main libre sur le torse de Silas, là où son cœur cognait contre ses côtes comme un animal piégé.

— Vous ne cherchez pas l'argent de mon père, Silas, chuchotai-je. Vous cherchez un moyen de payer pour elle. Chaque coup que vous donnez, chaque rançon que vous exigez, c'est une pierre de plus sur votre propre tombe. Vous voulez que le monde soit aussi laid que le vide qu'elle a laissé.

Il saisit mon poignet. Sa poigne était brutale, capable de broyer les os, mais je ne reculai pas. La douleur était un fil d'ariane. Je plongeai mes yeux dans les siens, cherchant à atteindre cette zone de dévastation totale où il gardait ses fantômes.

— Taisez-vous, grogna-t-il, mais c'était un suppliche, pas un ordre.

— Pourquoi ? Parce que je vois l'homme derrière le bourreau ? Parce que je sens la rouille dans votre âme ? Vous m'avez enlevée pour me briser, mais vous avez peur, Silas. Vous avez peur parce que je suis la seule à ne pas détourner le regard devant

vos plaies.

Il me colla brutalement contre le cadre de la fenêtre. Le froid du verre dans mon dos, la chaleur de son corps contre le mien. L'ozone de l'orage monta d'un cran. Il sentait la pluie, le métal et ce désespoir acide qui est le parfum des hommes perdus.

— Vous ne savez rien de moi, cracha-t-il. Vous n'êtes qu'une gamine gâtée qui joue à avoir mal parce qu'elle s'ennuie dans son palais de verre.

— Alors pourquoi vos mains tremblent-elles ?

C'était vrai. Ses doigts, enserrant mes bras, étaient agités d'un frisson imperceptible. Je glissai mes mains sur ses épaules, remontant vers sa nuque, mes ongles griffant doucement la peau brûlante. Je n'étais plus sa captive. J'étais son miroir, son autopsie vivante.

— Utilisez-moi, Silas, murmurai-je contre ses lèvres, si près que je pouvais goûter son souffle. Transformez votre culpabilité en quelque chose d'autre. Donnez-moi votre poison, et je vous donnerai mon vide. Nous pourrions nous noyer ensemble. Ce sera plus doux que de rester seul sur la rive.

Il laissa échapper un grognement qui tenait autant du sanglot que du rugissement. Sa bouche s'écrasa sur la mienne. Ce n'était pas un baiser de cinéma, ce n'était pas une caresse. C'était un choc frontal, une tentative de nous détruire mutuellement pour voir ce qui resterait après l'explosion. Il y avait le goût du fer, encore, et cette urgence viscérale de ceux qui savent que l'aube ne leur apportera aucun pardon.

Ses mains s'égarèrent dans mes cheveux, les tirant en arrière pour exposer ma gorge, tandis que je m'agrippais à lui comme si sa violence était la seule bouée de sauvetage dans l'océan de mon indifférence. La photo de Maya glissa de mes doigts et tomba sur le tapis poussiéreux, face contre terre.

À cet instant, le secret sous le cuir était devenu le nôtre. Il ne m'appartenait plus par contrat ou par force ; il m'appartenait par la douleur. Je sentais son cœur battre contre le mien, un rythme désordonné, furieux, humain.

— Je vais vous détruire, Isadora, souffla-t-il contre ma peau, sa voix n'étant plus qu'un murmure de papier de verre.

— Vous ne ferez que finir le travail, répondis-je dans un souffle.

Dehors, le premier éclair frappa enfin la falaise, illuminant la pièce d'une lumière crue, électrique, révélant deux ombres entrelacées qui ne cherchaient plus à s'échapper, mais à s'enfoncer plus profondément dans la terre. La pluie commença à tomber, lourde, purificatrice pour certains, mais pour nous, elle n'était que l'eau qui ferait germer les graines du poison que nous venions de sceller.

Je fermai les yeux, savourant le poids de Silas sur moi. Il était mon geôlier, mon bourreau, et désormais, mon sanctuaire de cicatrices. Le monde doré des Valmont n'était plus qu'une lointaine hallucination. Ici, dans la poussière et l'odeur du cuir usé, je commençais enfin à respirer.

L'autopsie était terminée pour cette nuit. Nous avons trouvé le cœur. Il était noir, battant, et il nous appartenait à tous les deux.

# Chapitre 8

## Le Sang Bleu et la Rouille

L'aube s'était glissée dans la chambre comme un intrus aux doigts livides. La tempête de la veille n'avait laissé derrière elle qu'un silence de cathédrale profanée, l'odeur de l'ozone s'effaçant devant celle, plus tenace, de la poussière humide et du salpêtre. Sur le tapis, la photo de Maya restait face contre terre, un secret retourné dans la gorge du monde.

Silas se tenait près de la fenêtre, sa silhouette découpée en une ombre massive contre le gris laiteux du ciel. Il ne m'avait pas lâchée du regard lorsque le coursier, un spectre anonyme payé pour l'oubli, avait déposé le pli au pied du portail rouillé. Il tenait maintenant l'enveloppe entre ses doigts, cette même main qui, quelques heures plus tôt, serrait ma gorge avec une promesse de néant.

Le papier crissa. Un bruit sec, définitif, comme un os que l'on brise.

— L'encre est de qualité, murmura Silas, sa voix encore éraillée par le sommeil et le tabac. Du vélin. Votre père soigne toujours ses adieux, Isadora.

Je restais assise sur le bord du lit, les draps froissés s'enroulant autour de mes jambes comme des linceuls. Ma peau me semblait trop fine, presque transparente, laissant deviner le battement erratique de mes veines. Je ne craignais pas la mort, je craignais la confirmation de mon inexistence.

— Lisez-le, dis-je. Ne me faites pas attendre dans les antichambres de sa pensée.

Silas déplaça la lettre. Ses yeux, d'un ambre sombre, parcoururent les lignes avec une

lenteur méthodique. Je vis son muscle masséter se contracter sous sa joue mal rasée. Un tic presque imperceptible, une faille dans l'armure. L'air dans la pièce devint épais, chargé d'une électricité résiduelle qui me fit dresser les poils sur les bras.

— Il ne paiera pas, lâcha-t-il enfin.

Le mot tomba comme un couperet. \*Paiera.\* Un terme comptable pour une transaction d'âme.

— Il fait mieux que cela, continua Silas en s'approchant de moi. Sa démarche était celle d'un loup entrant dans une cage dont il vient de réaliser qu'elle est vide. Il a déjà contacté ses avocats. Une déclaration de décès présumé est en cours. Il invoque la violence de l'enlèvement, l'absence de preuves de vie tangibles... Il vous enterre, Isadora. Sous une montagne de paperasse et une prime d'assurance qui épongera ses dettes de jeu à Macao.

Le froid ne vint pas de l'extérieur. Il monta de mes propres viscères, une cristallisation lente de mon sang bleu en givre coupant. Mon père, ce sculpteur de vide, venait de parachever son œuvre. Je n'étais plus une héritière, ni même une otage. J'étais une ligne comptable barrée d'un trait rouge. Une morte qui respirait encore la poussière de ce manoir.

— Une prime d'assurance, répétai-je, le goût du fer me montant à la bouche. Combien ?

— Assez pour que votre absence lui rapporte plus que votre présence ne lui a jamais coûté.

Silas s'arrêta juste devant moi. L'odeur de son cuir usé et cette note métallique qui lui était propre m'assaillirent, me forçant à lever les yeux. Il n'y avait plus de menace dans son regard, seulement une perplexité brutale. Il me regardait comme on examine

une relique dont on vient de découvrir qu'elle est en plomb doré.

Je sentis un rire monter, une convulsion absurde qui mourut dans ma gorge en un râle étouffé.

— Je suis donc libre ? demandai-je, ma voix n'étant plus qu'un fil de soie déchiré. Puisque je n'ai plus de valeur, le contrat est rompu. Tuez-moi, Silas. C'est la seule conclusion logique de ce rapport d'experts.

Je me levai, faisant un pas vers lui, offrant ma poitrine, mon cou, cette vulnérabilité que j'avais cultivée comme une fleur vénéneuse. Je voulais qu'il finisse le travail de mon père. Qu'il transforme cette mort administrative en une réalité de chair et de sang.

Mais Silas ne bougea pas. Ses mains, ces instruments de violence, restèrent ballantes le long de son corps. Il me fixait avec une intensité qui me brûlait les tempes. Pour la première fois, l'espace entre nous n'était pas rempli de tension sexuelle ou de terreur, mais d'une horreur partagée : celle de se reconnaître dans le reflet d'un miroir brisé.

— Il vous a jetée comme on jette une montre cassée, dit-il d'une voix basse, presque tendre, et c'était cela le plus terrifiant.

Il leva une main. Je m'attendais à l'impact, au choc, à la douleur purificatrice. Au lieu de cela, ses doigts effleurèrent ma tempe, glissant dans mes cheveux emmêlés avec une précaution de voleur craignant de briser son butin. Le grain de sa peau contre la mienne était une brûlure lente.

— Vous ne comprenez pas, Isadora, murmura-t-il en ancrant son regard dans le mien. Il ne m'a pas seulement volé ma rançon. Il m'a légué son fantôme.

Je sentis mes larmes monter, non pas de tristesse, mais de rage contre cette empathie

qui s'invitait entre nous. L'empathie était un poison plus lent que le mépris. Elle m'obligeait à ressentir le poids de mon propre corps.

— Ne me regardez pas comme ça, crachai-je. Je ne suis pas une victime. Je suis celle qui a laissé la porte ouverte, vous vous souvenez ? J'ai choisi cette rouille !

— Et moi j'ai choisi de vous prendre, répliqua-t-il, sa poigne se refermant soudain sur mes bras, me tirant contre lui. Mais on ne m'a jamais dit que l'on pouvait hériter de l'enfer d'un autre.

La proximité était insoutenable. Je sentais la chaleur émaner de lui, le battement sourd de son cœur contre mes côtes, un tambour de guerre dans une église vide. Ses yeux parcouraient mon visage, disséquant ma dévastation avec une précision chirurgicale. Il ne cherchait plus la faille pour m'écraser, il cherchait la cicatrice pour y poser la sienne.

Il me repoussa brusquement, mais ce n'était pas un geste de rejet. Il commença à faire les cent pas dans la pièce, ses bottes martelant le parquet avec une cadence de fauve en cage.

— Le monde pense que vous êtes morte, dit-il, plus pour lui-même que pour moi. Pour les Valmont, pour la police, pour le fisc. Vous n'existez plus. Vous êtes une page blanche tachée de sang.

Il s'arrêta devant le miroir piqué de taches noires au-dessus de la cheminée éteinte. Son propre reflet semblait l'écœurer.

— Et moi, je suis celui qui détient une ombre. Qu'est-ce qu'on fait d'une ombre, Isadora, quand le soleil refuse de se lever ?

Je m'approchai de lui, glissant derrière son dos, mes doigts effleurant le cuir de sa

veste avant de trouver la peau nue de son poignet. Le contact fit tressaillir ses tendons.

— On l'embrasse, Silas. On l'étouffe. Ou on se laisse dévorer par elle.

Je passai devant lui pour me placer entre lui et le miroir. Mon reflet était une tache pâle, une apparition de soie grise. Je pris sa main — cette main lourde, marquée par le métier de la mort — et je la plaçai sur mon cœur. Sous la soie fine, il battait comme un oiseau affolé contre des barreaux.

— Vous sentez ça ? C'est le sang bleu qui rouille. C'est le bruit de l'assurance qui se paye en battements de cœur. Mon père a fixé le prix. Mais c'est vous qui possédez la marchandise.

Silas ferma les yeux, un gémissement de détresse contenu au fond de sa gorge. Sa main ne bougeait pas, mais ses doigts se crispèrent légèrement sur mon sein, une revendication qui n'avait plus rien de mercenaire. C'était le geste d'un naufragé s'accrochant à une épave.

— Je devrais vous emmener sur la falaise et vous rendre à l'océan, souffla-t-il contre mon front. Ce serait la seule chose honnête à faire.

— L'honnêteté n'a jamais fait partie de notre arrangement, Silas.

Je pris son visage entre mes mains. Sa peau était rugueuse, sentant le fer et la pluie. Je l'obligeai à me regarder, à voir le vide qu'il avait lui-même contribué à créer. Nous étions deux monstres nés de négligences différentes, agenouillés l'un devant l'autre dans les décombres d'une vie qui ne nous appartenait plus.

— Il m'a tuée, dis-je dans un souffle. Officiellement. Légalement. Je suis un cadavre. Et vous savez ce qu'on fait des cadavres ?

Ses yeux s'assombrirent, une tempête d'ambre et de suie.

— On les cache, répondit-il. Ou on les vénère.

— Alors vénérez-moi, Silas. Dans cette poussière. Dans cette ruine. Soyez mon seul témoin. Puisque je n'appartiens plus au monde des vivants, faites-moi sentir que je suis encore de ce monde-ci. Le vôtre.

Il ne répondit pas avec des mots. Il s'empara de ma bouche avec une fureur qui n'était plus de la domination, mais une communion désespérée. Le goût du poison était là, sucré et violent, celui de la dévotion toxique qui naît sur les ruines d'un abandon.

Ses mains descendirent le long de mon dos, arrachant presque la soie, cherchant le contact de ma peau comme si elle était la seule preuve tangible de sa propre existence. Nous nous écroulâmes sur le tapis poussiéreux, là où la photo de Maya gisait toujours, témoin muet de nos chutes entrelacées.

Dehors, le vent recommençait à hurler contre les falaises, mais ici, dans le silence de ma mort sociale, chaque souffle de Silas était une résurrection douloureuse. Le sang bleu s'écoulait, laissant la place à quelque chose de plus sombre, de plus dense. De la rouille pure.

L'autopsie continuait, mais ce n'était plus mon cadavre qu'il ouvrait. C'était le sien. Et au centre, là où aurait dû se trouver un cœur de mercenaire froid, je sentais battre une blessure identique à la mienne.

Nous étions les orphelins d'une tragédie que nous avons nous-mêmes écrite, amants de circonstance dans un monde qui avait déjà cessé de nous compter. Le poison était servi. Et pour la première fois, nous buvions à la même coupe, avec la soif insatiable de ceux qui n'ont plus rien à perdre, car ils ont déjà tout offert au néant.

# Chapitre 9

## La Symbiose du Poison

La poussière de ce vieux tapis avait un goût de temps mort et de cèdre décomposé. Sous le poids de Silas, mes poumons semblaient se vider de l'air vicié des Valmont pour se remplir d'une substance plus dense, plus brûlante : l'odeur de l'homme sauvage, un mélange de sueur froide, de cuir tanné et de ce tabac brun qui lui collait à la peau comme une seconde identité. Le baiser n'avait pas été une promesse, mais une effraction. Une manière de briser le verre dormant de mon apathie pour voir si, dessous, le sang coulait encore rouge.

Il se redressa lentement, ses articulations craquant dans le silence sépulcral de la pièce. Ses yeux ne me fuyaient plus ; ils me fouillaient, cherchant l'insulte ou la terreur, et n'y trouvant que ma dévotion livide.

— Tu devrais avoir peur, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un frottement de papier de verre.

Je me relevai à mon tour, rangeant une mèche de cheveux qui collait à ma tempe moite. Ma robe de soie, autrefois d'un bleu virginal, était froissée, souillée par la poussière du sol. Elle me ressemblait enfin.

— La peur est un luxe pour ceux qui ont quelque chose à protéger, Silas. Je suis une maison vide. Tu ne fais que hanter les couloirs.

Il serra les dents, un muscle saillant le long de sa mâchoire carrée. Sans un mot de plus, il ramassa la photo de Maya qui gisait entre nous — ce petit rectangle de papier corné qui était son unique ancre — et la glissa dans sa poche avec une précaution

presque douloureuse. Puis, il me saisit le poignet. Sa poigne était ferme, mais la brutalité habituelle avait laissé place à une sorte de nervosité électrique.

— Viens. Tu n'as pas mangé depuis hier.

Il m'entraîna vers la cuisine, une pièce immense où les cuivres ternis pendaient au plafond comme des cloches muettes. L'air y était plus froid, chargé de l'humidité saline de la falaise toute proche. Il n'y avait pas de nappe blanche, pas de domestiques aux gants de coton, pas de silence poli entrecoupé par le cliquetis de l'argenterie.

Il posa sur la table de bois brut une miche de pain de seigle noir, un morceau de fromage à la croûte terreuse et une bouteille de vin dont l'étiquette avait été arrachée. Il sortit un couteau de sa ceinture — le même qui, la veille, avait effleuré ma gorge — et trancha le pain d'un geste sec.

— Mange, ordonna-t-il en poussant un morceau vers moi.

Je pris le pain. La croûte était dure, presque blessante pour mes gencives, mais le goût était réel. C'était le goût de la terre, du sel et de la survie. Silas ne me servait pas, il me nourrissait comme on nourrit une bête capturée qu'on commence, malgré soi, à respecter.

Il s'assit en face de moi, débouchant la bouteille à la main. Il but une longue gorgée au goulot, la gorge nouée, avant de me la tendre. Le vin était âcre, un breuvage bon marché qui vous brûle l'œsophage et vous brouille les idées. C'était délicieux.

— Pourquoi fais-tu ce métier ? demandai-je, ma voix résonnant contre les carreaux de faïence écaillés. Pourquoi la boue et le sang, Silas ?

Il fixa un point invisible sur le mur de pierre. L'ombre de ses cils dessinait des barrières sur ses pommettes hautes.

— Parce que le monde ne m'a jamais rien proposé d'autre que d'être l'outil de la volonté des autres. On m'a appris à démonter un fusil avant de m'apprendre à lire. En Angola, j'ai vu des hommes mourir pour des diamants de la taille d'un ongle. En Serbie, j'ai compris que la morale est une invention de gens qui ont le ventre plein.

Il fit rouler le vin dans sa bouche, le regard sombre.

— J'ai passé dix ans à nettoyer les ordures des types comme ton père, Isadora. Des hommes qui portent des costumes à trois mille dollars mais dont l'âme sent les égouts. J'ai été le bras armé de leur lâcheté. Jusqu'à ce que je réalise que le poison, à force de le manipuler, finit par passer sous les ongles.

Il posa ses mains sur la table. Des mains de travailleur, larges, marquées par une cicatrice transversale sur la paume droite, une ligne de chair boursouflée qui semblait diviser son destin en deux.

— Tu es la première "cible" qui ne pleure pas, ajouta-t-il en me fixant avec une intensité qui me fit frissonner. Les autres supplient. Ils offrent de l'argent, leur dignité, leur corps. Toi... Toi, tu me regardes comme si j'étais l'incendie que tu attendais pour te réchauffer.

— Peut-être parce que je suis déjà en cendres, Silas. On ne peut pas brûler ce qui est déjà consommé.

Je m'approchai de lui, ignorant le pain. La tension entre nous était devenue une entité physique, une brume épaisse qui rendait chaque mouvement lent, pesant. Je posai ma main sur la sienne, couvrant la cicatrice. Sa peau était brûlante, la mienne glacée. Le contraste fit naître une décharge qui nous fit tressaillir tous les deux.

— Parle-moi de la première fois, murmurai-je. La première fois où tu as senti que tu

perdais ton humanité.

Il voulut retirer sa main, mais je la maintins avec une force que je ne me connaissais pas. Je voulais sa confession. Je voulais boire son passé comme il avait bu ce vin acide.

— C'était au Soudan, commença-t-il, sa voix descendant d'un octave. On devait évacuer un village. Un ordre "propre". Mais sur le terrain, rien n'est jamais propre. Il y avait un gamin, pas plus de huit ans. Il tenait un vieux jouet en fer blanc. J'ai cru qu'il allait dégoupiller quelque chose. J'ai tiré.

Il ferma les yeux, et pour la première fois, je vis une faille. Pas une simple fêlure, mais un gouffre.

— Ce n'était qu'un jouet, Isadora. Une putain de voiture rouillée. Ce jour-là, j'ai senti quelque chose mourir dans ma poitrine. Un petit déclic, comme un mécanisme qui se casse. Depuis, je n'entends plus mon cœur battre. J'entends juste le bruit du métal.

Je ne ressentis pas de dégoût. Pas de pitié. Seulement une reconnaissance sauvage. Nous étions deux monstres créés par des mondes opposés, mais façonnés par la même indifférence du destin.

— Le métal peut être refondu, Silas.

Je me levai et contournai la table. Mes doigts effleurèrent ses épaules massives, descendant vers son cou où une veine battait furieusement. Il ne bougeait pas, pétrifié par cette intrusion de douceur dans son univers de fer. Je me penchai à son oreille, mon souffle court mêlé à l'odeur du vin et du pain noir.

— Tu penses être mon geôlier, mais regarde-nous. Tu es lié à moi par ce crime que tu n'as pas encore commis. Tu ne peux pas me tuer, et tu ne peux plus me rendre. Tu es

coincé dans cette autopsie avec moi.

Il se tourna brusquement, m'attrapant par les hanches pour me plaquer contre le bord de la table. Les verres tremblèrent. Sa respiration était un orage contenu. Ses mains s'enfoncèrent dans ma chair, là où la soie ne protégeait plus rien.

— Tu joues à un jeu dangereux, héritière. Tu cherches la douleur pour te sentir vivante, mais tu oublies qu'on peut mourir d'une dose trop forte.

— Alors, tue-moi, Silas. Ou fais-moi vivre. Mais ne reste pas là à attendre que le monde décide pour nous.

L'attraction était devenue toxique, une symbiose où chaque inspiration de l'un semblait voler l'oxygène de l'autre. Il approcha son visage du mien, si près que je pouvais voir les éclats d'ambre dans ses iris sombres. Il y avait une lutte féroce en lui : le mercenaire qui voulait reprendre le contrôle, et l'homme brisé qui crevait d'envie de se noyer dans l'abîme que j'offrais.

Il ne m'embrassa pas cette fois. Il posa son front contre le mien, un geste d'une vulnérabilité terrifiante.

— On va s'entre-déchirer, Isadora. On va laisser des morceaux de nous sur chaque pierre de ce manoir.

— Je n'ai jamais voulu repartir entière, répondis-je dans un souffle.

Dehors, la tempête éclata enfin. Un éclair déchira le ciel noir, illuminant brièvement la cuisine d'une lumière d'hôpital, crue et révélatrice. Le tonnerre fit vibrer les vitres, un grondement de bête blessée qui semblait répondre à celui qui montait de nos poitrines.

Silas lâcha mes hanches, mais pour mieux empoigner mon visage. Ses pouces écrasèrent mes lèvres, leur redonnant une couleur pourpre. Il y avait dans son regard une acceptation tragique. Le pacte était scellé. Nous n'étions plus le ravisseur et l'otage. Nous étions deux naufragés s'agrippant l'un à l'autre alors que le radeau prenait feu.

Il ramassa le couteau sur la table et, d'un geste lent, délibéré, il entama le bout de son index. Une goutte de sang perla, sombre et épaisse. Il l'approcha de ma bouche.

— Si tu veux mon poison, Isadora... goûte-le jusqu'au bout.

Je ne reculai pas. J'ouvris les lèvres. Le goût était métallique, chaud, terrifiant de réalité. C'était le goût de son histoire, de sa sœur perdue, des guerres inutiles et de la solitude des falaises. C'était le goût de Silas Vane.

En avalant cette goutte, je sus que le processus était irréversible. L'autopsie était terminée. Nous étions maintenant deux corps ouverts, partageant le même souffle corrompu, attendant que l'orage nous emporte ou nous purifie.

— Maintenant, dit-il, sa voix retrouvant une autorité nouvelle, mais teintée d'une étrange tendresse, dors. Demain, ton père enverra ses chiens. Et il faudra que tu choisisses de quel côté de la barrière tu veux te tenir.

Il me lâcha et sortit de la pièce sans se retourner, me laissant seule dans la pénombre de la cuisine, avec le goût du fer sur la langue et le cœur, pour la première fois de ma vie, battant à s'en rompre les côtes. La symbiose était complète. Le poison coulait, et je n'avais aucune intention de chercher l'antidote.

# Chapitre 10

## L'Inversion des Rôles

Le goût du fer était une promesse qui ne s'effaçait pas. Au réveil, la chambre haute du manoir de Blackwood exhalait cette odeur caractéristique de l'iode mêlée à la tapisserie moisie, un parfum de décomposition élégante qui me collait à la peau. Je passai le bout de ma langue sur l'endroit où, la veille, j'avais accueilli la goutte de Silas. Mon palais conservait l'empreinte de son sel, une cicatrice invisible au fond de ma gorge.

Je me levai, mes pieds nus s'enfonçant dans le tapis usé dont les fibres semblaient vouloir retenir mes chevilles. Le silence de la maison n'était pas un vide, mais une présence. On entendait le bois craquer sous le poids de nos secrets respectifs. Silas était déjà debout. Je le savais au froissement lointain d'un journal ou au cliquetis métallique d'une arme que l'on nettoie. Il entretenait sa violence comme d'autres taillent des rosiers.

Je m'habillai d'une robe de soie grise, de la couleur de la brume qui léchait les vitres, et je descendis l'escalier en colimaçon. Chaque marche était un battement de cœur.

Je le trouvai dans le vestibule menant à l'aile ouest, celle que l'on appelait la Galerie des Reflets. Il se tenait debout devant une fenêtre étroite, la silhouette découpée en contre-jour. L'odeur de son tabac froid et du cuir de ses gants flottait autour de lui, une armure olfactive.

— Ton père a envoyé un émissaire à l'aube, dit-il sans se retourner. Pas encore les chiens. Juste un messenger. Un homme de loi avec une mallette pleine de chiffres et une voix qui tremble.

Je m'approchai, m'arrêtant juste à la limite de son ombre. Je sentais la chaleur de son corps irradier à travers son manteau, un brasier contenu.

— Et qu'as-tu fait du messenger, Silas ?

Il se tourna enfin. Ses yeux, d'ordinaire si impénétrables, ressemblaient à des morceaux d'ambre emprisonnant des insectes préhistoriques. Il y avait une fatigue neuve dans les rides au coin de ses paupières.

— Je l'ai renvoyé avec une mèche de tes cheveux. Et une exigence.

— Laquelle ?

— Le temps, murmura-t-il. J'ai exigé du temps. Mais je ne sais plus si c'est pour obtenir l'argent ou pour retarder le moment où je devrai te rendre.

Je souris, un geste lent qui étira mes lèvres encore sensibles. Je savais que mon sourire l'irritait ; c'était la fêlure dans son verre blindé.

— Tu ne me rendras pas, Silas. On ne rend pas un poison une fois qu'on l'a ingéré. Suis-moi.

Je franchis les doubles portes de la Galerie des Reflets. C'était une pièce immense, circulaire, tapissée de miroirs de Venise piqués de taches d'humidité brunes, comme des grains de beauté sur la peau d'une vieille courtisane. Ici, la lumière du matin se brisait en mille éclats, multipliant nos silhouettes à l'infini.

Silas entra derrière moi, sa présence lourde détonnant dans cet univers de verre fragile. Il semblait soudain trop grand, trop vivant pour ce mausolée de reflets.

— Pourquoi ici ? demanda-t-il, la main droite crispée sur la poignée de son holster.

— Pour que tu puisses enfin voir ce que je vois, répondis-je en marchant vers le centre de la pièce. Regarde-toi, Silas. Vraiment.

Il jeta un regard circulaire, mais ses yeux fuyaient les surfaces argentées. Il préférait fixer le grain de la pierre au sol ou le mouvement de ma traîne de soie.

— Je n'aime pas les miroirs, gronda-t-il. Ils mentent. Ils inversent tout.

— Au contraire. Ils sont les seuls à ne pas avoir peur de tes cicatrices.

Je m'arrêtai devant un grand trumeau dont le cadre en bois doré tombait en lambeaux. Je me vis : une apparition pâle, les yeux cernés de gris, une poupée de porcelaine dont le mécanisme interne commençait à grincer. Et derrière moi, lui. Sa stature de prédateur, ses mains de boucher, et cette douleur sourde qui émanait de lui comme une vapeur.

Je me retournai brusquement, réduisant la distance entre nous. La pointe de mes chaussons de soie touchait ses bottes crottées.

— Tu crois que c'est moi qui suis enfermée ici, Silas ? Que ces murs sont mes barreaux ?

Je levai la main. Il eut un mouvement de recul instinctif, mais je ne le frappai pas. Je posai mes doigts sur sa tempe, là où une veine battait furieusement. Sa peau était brûlante, contrastant avec le froid du verre qui nous entourait.

— Tu es le prisonnier le plus pathétique que j'aie jamais rencontré, murmurai-je. Tu trimalles ta cellule avec toi. Elle sent le tabac et le regret. Elle porte le nom d'une sœur que tu n'as pas su protéger et d'un pays que tu as aidé à brûler.

Il saisit mon poignet. Sa poigne était un étau de fer, mais je ne frémis pas. La douleur était un courant électrique qui me rappelait que j'existais.

— Tais-toi, Isadora. Tu ne sais rien. Tu n'es qu'une enfant gâtée qui joue à la tragédie parce qu'elle s'ennuie dans sa tour d'ivoire.

— Je sais que tu touches ton portefeuille dix fois par jour pour vérifier si la photo de ta sœur est toujours là, Silas. Je sais que tu dors assis sur une chaise, le dos à la porte, parce que tu as peur que le passé ne t'égorge pendant ton sommeil. Et je sais que quand tu m'as fait goûter ton sang hier soir, ce n'était pas un défi. C'était un appel au secours.

Ses yeux s'obscurcirent. Une tempête de rage et de désir se leva derrière ses iris d'ambre. Il me tira vers lui, me collant contre son torse. Je sentais le métal froid de ses boucles de ceinture et la dureté de ses muscles. L'odeur de la pluie métallique m'envahit, m'enivrant.

— Tu joues avec le feu, Isadora. Tu veux voir le monstre ? Tu veux que je te brise pour sentir quelque chose ?

— Je veux que tu arrêtes de mentir aux reflets, Silas.

Je pris sa main, celle qui serrait mon poignet, et je la guidai vers mon propre cou. Je plaçai ses doigts calleux sur ma gorge, là où ma carotide pulsait.

— Regarde dans le miroir, Silas. Regarde tes mains sur moi. Tu ne vois pas ? Elles ne veulent pas étrangler. Elles veulent s'agripper. Tu te noies, et je suis la seule bouée que tu n'as pas encore coulée.

Il força son regard vers le miroir face à nous. Il vit la scène. L'homme brutal, le

mercenaire aux mains de sang, tenant la gorge d'une femme qui ne luttait pas. Il vit sa propre vulnérabilité se refléter dans la mienne. Pour la première fois, la cuirasse se fendit. Un son rauque, presque un gémissement étouffé, s'échappa de sa gorge.

Ses doigts se desserrèrent sur mon cou, mais ne me lâchèrent pas. Ils devinrent une caresse, un effleurement terrifié, comme s'il touchait un objet sacré dont il craignait de voir la structure s'effondrer sous son poids. Ses pouces tracèrent la ligne de ma mâchoire, remontant vers mes lèvres.

— Tu es un venin, Isadora, souffla-t-il, son souffle chaud sur mon visage. Un venin plus doux que tout ce que j'ai connu.

— Alors bois, Silas. Ne lutte plus.

L'inversion était totale. Ce n'était plus lui qui m'imposait sa volonté ; c'était moi qui l'aspirais dans mon vide, dans cette absence de peur qui le terrifiait plus que n'importe quelle arme. Il était le captif de ma reddition.

Il s'inclina. Sa bouche ne chercha pas la mienne tout de suite. Il posa ses lèvres sur mon front, puis sur mes paupières closes. C'était une dévotion barbare, une prière murmurée à une divinité déchue. Puis, ses lèvres descendirent vers mon oreille.

— S'ils viennent te chercher... si ton père envoie l'armée... je brûlerai ce monde pour ne pas te laisser partir. Pas pour l'argent. Pour l'odeur de ta peau.

Ses lèvres écrasèrent enfin les miennes. Ce n'était pas un baiser de romance, c'était une collision de deux naufragés au milieu de l'océan. C'était violent, désespéré, chargé d'un goût de tabac et de désastre. Ses mains s'égarèrent dans mes cheveux, les emmêlant avec une ferveur qui confinait à l'agonie.

Je sentais le bouton de son manteau s'imprimer dans ma chair, la rugosité de sa barbe

contre ma joue de soie. Dans les mille miroirs de la galerie, nous étions un incendie multiplié à l'infini, une chute libre répétée sur chaque mur.

Il me souleva sans rompre le baiser, m'asseyant sur le rebord de marbre froid d'une console. La soie de ma robe glissa, exposant mes jambes à l'air glacial de la pièce, mais la chaleur de Silas était un rempart. Ses mains, ces mains qui savaient tuer, tremblaient alors qu'elles parcouraient mes hanches.

— Tu es à moi, murmura-t-il contre mon cou, sa voix n'étant plus qu'un sifflement brisé. Dis-le. Dis que tu ne veux plus être sauvée.

— Je n'ai jamais voulu être sauvée, Silas, haletai-je. Je voulais être consumée.

Il s'arrêta un instant, son front contre le mien. Ses yeux cherchaient une issue dans les miens, un moyen de reprendre le contrôle, mais il n'y avait que le gris de l'orage. Il comprit alors que le pouvoir ne changeait pas seulement de main ; il s'annulait dans cette étreinte. Nous étions deux zéros s'additionnant pour former l'infini.

Il plongea à nouveau, sa main s'engouffrant dans le décolleté de ma robe, cherchant mon cœur comme s'il voulait l'arracher pour le garder dans sa poche. La douleur et le plaisir se mêlaient, une saveur de poison pur qui nous brûlait les veines.

Dehors, le vent de la falaise hurlait, frappant contre les vitres de la galerie, mais ici, sous les yeux de mille Silas et de mille Isadora, le temps s'était arrêté. L'autopsie était finie. Nous avons trouvé ce qu'il y avait à l'intérieur : une dévotion si toxique qu'elle en devenait une religion.

Silas se redressa brusquement, me lâchant comme s'il venait de réaliser l'ampleur de sa trahison envers lui-même. Il était essoufflé, ses cheveux noirs en désordre, son regard sauvage. Il regarda ses mains, puis le miroir, puis moi.

— Qu'est-ce que tu m'as fait ? demanda-t-il, sa voix tremblante de rage contenue.

— Je t'ai rendu humain, Silas. Et c'est la chose la plus cruelle que j'aurais pu te faire.

Il ne répondit pas. Il se détourna et quitta la pièce à grands pas, ses bottes martelant le sol comme un glas. Il me laissa seule parmi les miroirs, assise sur le marbre froid, la robe déchirée et le cœur battant dans un corps qui, pour la première fois, n'était plus un linceul de soie, mais une plaie ouverte et vibrante.

Je regardai mon reflet. Je n'étais plus l'héritière de verre. J'étais le poison, et Silas venait d'en boire jusqu'à la lie. L'orage pouvait venir. Nous étions prêts à brûler.

# Chapitre 11

## L'Ozone avant l'Orage

Le silence qui suivit la tempête de la galerie des miroirs n'était pas une absence de bruit, mais une présence étouffante. C'était un silence de coton et de poussière, celui qui s'installe dans les églises après les funérailles. Trois jours s'étaient écoulés depuis que Silas s'était enfui de la pièce, me laissant seule avec mon reflet brisé. Trois jours où le manoir de Blackwood semblait avoir cessé de respirer, suspendu entre le ciel de plomb et l'abîme de la mer.

Je me tenais près de la fenêtre de ma chambre, le front contre la vitre froide. L'odeur du bois ciré et du gardénia fané m'écoeurait. Mes doigts effleuraient le bord de ma clavicule, là où la peau gardait encore l'empreinte de sa poigne. C'était une ecchymose d'un violet tendre, presque floral, une fleur de chair que je chérissais comme un secret d'État.

La porte grinça. Je n'eus pas besoin de me retourner. Son odeur le précédait toujours : ce mélange âcre de tabac froid et de cuir vieilli, strié par le parfum métallique de la pluie qui commençait à tomber. Silas ne marchait pas, il hantait l'espace.

— Tu n'as pas mangé, dit-il. Sa voix était plus basse que d'habitude, une rumeur de tonnerre lointain.

— Je n'ai pas faim de ce que ce monde propose, Silas.

Je me tournai enfin. Il était là, au seuil de la pénombre, sa silhouette massive découpée par la lumière grise du dehors. Il ne portait plus sa veste de mercenaire, seulement une chemise blanche déboutonnée au col, révélant la cicatrice qui lui

barrant la gorge, ce sillon de chair morte qui racontait une histoire de survie. Ses yeux, d'habitude aussi impénétrables que des galets de rivière, brillaient d'une fièvre nouvelle. Une vulnérabilité qui me fit mal, plus que n'importe quelle contrainte physique.

Il s'approcha, ses pas étouffés par le tapis élimé. Il s'arrêta à quelques centimètres de moi. Je pouvais sentir la chaleur qui émanait de son corps, un brasier mal éteint.

— On part, Isadora.

Le mot flotta entre nous, étranger, presque obscène.

— Partir ? Pour aller où ?

— J'ai de l'argent. Plus qu'il n'en faut pour disparaître. En Amérique du Sud, ou dans les îles. Un endroit où ton nom ne veut rien dire, où mon visage n'est sur aucune liste. On pourrait... on pourrait recommencer.

Il chercha ma main. Ses doigts, ces outils de mort si précis, tremblaient légèrement lorsqu'ils effleurèrent les miens. C'était la première fois qu'il me proposait une issue. Ce n'était plus une rançon, c'était une rédemption. Et c'est précisément cela qui m'horrifia.

Je retira ma main comme si j'avais touché du fer rouge.

— Recommencer quoi, Silas ? Tu veux jouer à l'époux dévoué dans une villa baignée de soleil ? Tu veux que je porte des robes de coton clair et que j'oublie le goût du sang que nous avons partagé ici ?

— Je veux te sortir de cette agonie, gronda-t-il en faisant un pas de plus, me coinçant contre le chambranle de la fenêtre. Je veux que tu arrêtes de regarder le vide comme

s'il était ton seul amant.

Il prit mon visage entre ses mains. Ses paumes étaient rugueuses, marquées par des années de cordages et de crosses de fusils. Le contraste avec ma peau, cette soie malade, était insoutenable. Je fermai les yeux, me laissant submerger par l'odeur d'ozone qui montait de la mer. L'orage arrivait. Le vrai.

— Regarde-moi, exigea-t-il.

J'ouvris les yeux. Son regard était une supplique. Le lion s'était fait agneau, et cela me brisait le cœur de la manière la plus délectable et la plus cruelle qui soit.

— Tu ne comprends pas, Silas. Le monde extérieur... c'est lui qui nous a fabriqués ainsi. Toi, un instrument de douleur. Moi, une poupée de porcelaine vide. Ici, dans ce manoir pourrissant, nous sommes vrais. Nos monstres se reconnaissent. Mais dehors ? Dehors, nous ne serons que des anomalies. Ils nous disséqueront. Ils poliront tes griffes et boucheront mes plaies, et nous ne serons plus rien. Juste deux cadavres qui respirent encore.

— Je t'aime, Isadora.

Le mot tomba comme un couperet. Il l'avait dit. C'était le poison ultime. Il avait enfin bu la coupe jusqu'à la lie. En prononçant ces mots, il venait de signer son arrêt de mort, car l'amour, pour des gens comme nous, n'est pas un refuge. C'est une faille de sécurité.

Je sentis un frisson parcourir mon échine, une vibration électrique. L'air dans la chambre était devenu lourd, saturé d'ions négatifs. Dehors, un éclair déchira le ciel, illuminant son visage d'une blancheur spectrale avant que le tonnerre ne fasse vibrer les fondations de la maison.

— L'amour est une maladie de gens sains, Silas, murmurai-je en glissant mes mains sur sa poitrine, sentant le battement erratique de son cœur sous le tissu fin. Nous ne sommes pas sains. Nous sommes des survivants d'un naufrage qui n'en finit pas.

Je l'embrassai. Ce n'était pas un baiser de conte de fées. C'était un acte de guerre. Ça goûtait le sel, le tabac et le désespoir. Ses lèvres étaient sèches, avides, cherchant en moi une réponse que je ne pouvais pas lui donner sans nous détruire tous les deux. Il me souleva, m'allongeant sur le lit aux draps de lin froissé, son poids m'écrasant avec une douceur qui me terrifiait.

Dans l'obscurité de la chambre, rythmée par les éclairs, nous nous sommes cherchés comme des aveugles dans un champ de mines. Chaque caresse était une entaille. Ses mains parcouraient mon corps avec une dévotion presque religieuse, comme s'il essayait de mémoriser chaque centimètre de ma peau avant l'apocalypse.

— On partira demain, souffla-t-il contre mon cou, sa voix se perdant dans le grondement de la foudre. Dis-moi que tu viendras.

Je ne répondis pas. Je me contentai de serrer les doigts dans ses cheveux noirs, le tirant vers moi pour qu'il ne voie pas les larmes qui brûlaient mes yeux. Il croyait à l'avenir. Quelle erreur tragique.

Le monde extérieur ne nous permettrait jamais d'exister. Mon père, ses alliés, les créanciers de Silas, la police... ils étaient des loups aux aguets, attendant que nous sortions de notre tanière de pierre. Ici, nous étions rois dans un royaume de poussière. Ailleurs, nous n'étions que du gibier.

Je l'écoutai s'endormir quelques heures plus tard, sa respiration devenant lourde et régulière. C'était le seul moment où Silas Vane semblait en paix, quand ses démons déposaient les armes. Je me dégageai doucement de son étreinte, mes muscles protestant contre le froid soudain.

Je marchai vers le bureau au coin de la pièce. L'odeur de l'orage était maintenant partout, une morsure acide dans l'air. Je pris une feuille de papier, le grain épais et noble de la papeterie Valmont. Ma main ne tremblait pas.

\*« Mon cher Silas, »\* écrivis-je, la plume grattant le papier dans un rythme hypnotique. \*« Tu veux m'emmener vers la lumière, mais tu oublies que je suis née dans l'ombre et que j'y ai appris à voir. La liberté que tu me proposes est une cage plus grande, rien de plus. Ici, nous nous sommes possédés de la seule manière qui compte : en nous détruisant mutuellement. Ne gâche pas cette pureté en essayant de nous rendre banals. »\*

Je m'arrêtai, regardant son corps endormi sous les draps sombres. Il ressemblait à une sculpture de marbre noir, magnifique et brisée.

\*« Le monde ne nous pardonnera jamais ce que nous sommes. Et je ne nous pardonnerai jamais de devenir normaux. Il n'y a pas d'Amérique du Sud, Silas. Il n'y a que cet instant, ce manoir, et l'ozone qui brûle nos poumons. Attendons l'orage ensemble. C'est la seule fin qui soit à notre mesure. »\*

Je laissai la lettre sur l'oreiller, juste à côté de sa main ouverte.

Je retournai à la fenêtre. La falaise en contrebas était invisible, dévorée par l'écume blanche d'une mer en furie. Le vent hurlait désormais, une plainte inhumaine qui semblait appeler mon nom. Blackwood gémissait sous les assauts, les vieilles poutres craquant comme des os.

Je savais ce qui allait arriver. Le message que j'avais envoyé secrètement à mon père deux jours plus tôt — celui que Silas ignorait — allait porter ses fruits. Ils ne venaient pas pour me sauver. Ils venaient pour éliminer la menace, pour effacer la tache que Silas et moi représentions sur leur blason de façade.

Je sentis une étrange sérénité m'envahir. Le poison s'était enfin diffusé partout. Silas m'avait aimée, et c'était sa condamnation. Je l'avais trahi, et c'était ma libération.

Un bruit de moteur s'éleva au loin, luttant contre le tumulte des éléments. Des phares balayèrent brièvement la forêt de sapins au bout de l'allée. Ils étaient là.

Je retournai sur le lit et me glissai contre Silas. Il bougea dans son sommeil, son bras se refermant instinctivement autour de ma taille, me ramenant contre lui. Sa chaleur était un mensonge réconfortant.

— L'orage est là, Silas, murmurai-je à son oreille, alors qu'il commençait à s'éveiller, ses yeux s'ouvrant sur la réalité brutale des phares qui approchaient.

Il comprit tout de suite. Le mercenaire reprit le dessus en une fraction de seconde. Il vit la lettre, vit les lumières dehors, vit le calme terrifiant dans mes yeux gris.

— Isadora... qu'est-ce que tu as fait ?

Sa voix n'était pas chargée de haine, mais d'une tristesse infinie.

— Je nous ai offert l'éternité, Silas. La seule que nous puissions nous offrir.

Il attrapa son arme sur la table de nuit, mais il ne se leva pas. Il me regarda, le souffle court, alors que le premier coup de bélier résonnait contre la porte principale du manoir, en bas. Un fracas de bois brisé qui annonçait la fin de notre bulle de verre.

Il sourit alors, un sourire triste et sauvage, le sourire d'un homme qui sait qu'il va mourir mais qui a enfin trouvé une raison de l'avoir fait. Il posa sa main sur ma nuque, ses doigts s'enfonçant dans mes cheveux, et m'embrassa une dernière fois avec une violence désespérée.

Dehors, le ciel explosa dans un fracas de fin du monde. L'ozone était si fort qu'il nous brûlait la gorge. L'autopsie était terminée. Il ne restait plus qu'à laisser le feu tout emporter.

# Chapitre 12

## Le Prix de la Trahison

La vibration du premier coup de bélier ne remonta pas seulement le long des murs de pierre de Blackwood ; elle s'insinua sous ma peau, délogea la poussière nichée dans mes poumons et fit tressaillir le lustre en cristal au-dessus de nous, dont le cliquetis ressemblait au rire nerveux d'un condamné.

Silas ne cria pas. Il n'y eut aucune de ces exclamations inutiles qui ponctuent les tragédies médiocres. Il se contenta de rompre notre baiser, ses lèvres laissant sur les miennes un goût de cuivre et d'urgence. Ses yeux, d'ordinaire si opaques, étaient devenus des lentilles de précision, scannant la pénombre de la chambre. La lumière crue des phares, en bas de l'allée, balayait le plafond en arcs électriques, découpant son profil de prédateur traqué contre le velours sombre des rideaux.

— Ils sont six, murmura-t-il, sa voix n'étant plus qu'un râle de gorge. Peut-être huit. Le premier groupe passera par le vestibule. Le second cherchera les cuisines.

Il se leva, une grâce brutale dans chaque mouvement. J'observai la musculature de son dos, cette carte de cicatrices que j'avais apprise par cœur, se tendre sous l'effet de l'adrénaline. Il ramassa son arme. Le clic métallique du cran d'arrêt fut le seul son honnête dans cette pièce saturée de mensonges.

Je restai assise sur le bord du lit, les draps froissés s'enroulant autour de mes jambes comme des linceuls de soie. Le froid de la chambre me mordait les épaules, mais je ne frissonnais pas. J'étais enfin éveillée. L'anesthésie qui avait guidé mon existence de porcelaine venait de se dissiper, remplacée par une lucidité brûlante.

— Pourquoi m'as-tu livrée à eux, Isadora ?

Il ne se tourna pas vers moi. Il vérifiait son chargeur, ses doigts agiles, presque tendres avec le métal froid. Il y avait dans sa question une lassitude infinie, le poids d'un homme qui vient de réaliser que le gouffre qu'il contemplait était en réalité son seul refuge.

— Pour que tu arrêtes de faire semblant de vivre, Silas, répondis-je. Pour que nous cessions de nous décomposer dans ce silence. Regarde-nous. Nous sommes des fantômes qui hantent une carcasse. Dehors, il y a la fin. Et la fin est la seule chose qui soit réelle.

Un second choc ébranla la bâtisse. Le craquement du chêne massif en bas fut suivi d'un cri de métal déchiré. Les "Charognards" de son ancienne unité ne faisaient pas dans la dentelle. Ils venaient récupérer la marchandise — moi — et éliminer la défaillance — lui. L'odeur de la pluie battante et de la terre mouillée s'engouffra dans le manoir, portée par le courant d'air d'une porte fracassée.

Silas se tourna enfin. Il fit deux pas vers moi et empoigna mon visage. Ses mains sentaient la poudre, le cuir vieilli et ce tabac froid qui m'avait si souvent servie de boussole dans l'obscurité. Sa poigne était ferme, presque douloureuse, un ancrage nécessaire.

— Tu as soif de destruction, n'est-ce pas ? Tu veux voir le monde brûler parce que tu as froid depuis ta naissance.

Je plongeai mes yeux gris dans les siens. J'y vis mon propre reflet : une poupée brisée qui avait enfin trouvé la force de mordre.

— Je veux sentir quelque chose de définitif, Silas. Je veux que ce venin que nous nous injectons depuis des semaines trouve son exutoire. Tue-les. Ou laisse-les nous

tuer. Mais fais-le avec la conviction de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Il esquissa ce sourire sauvage, cette balafre de lumière sur son visage sombre. Il me lâcha, se dirigea vers le lourd secrétaire en acajou et en sortit un second pistolet, un modèle plus compact qu'il avait gardé en réserve. Il le posa sur mes genoux. Le poids de l'objet était absurde, une densité de mort concentrée dans un creux de paume.

— Le prix de la trahison, Isadora, c'est qu'on ne revient jamais en arrière. Si tu veux l'éternité, il va falloir la gagner dans le sang.

Des bruits de pas lourds résonnèrent dans l'escalier de marbre. Des ordres brefs, aboyés dans une langue de mercenaires. Silas éteignit la dernière lampe. La chambre fut plongée dans une pénombre bleutée, seulement troublée par les éclairs qui déchiraient le ciel au-dehors. L'ozone imprégnait tout, une saveur métallique sur la langue, le présage de la foudre.

Silas se posta près de la porte, le corps fondu dans les ombres. Je me levai, dévêtue de tout sauf de ma détermination. Le grain du tapis sous mes pieds nus me parut d'une texture infinie, chaque fibre une sensation exacerbée. Je me plaçai derrière lui, ma main effleurant son épaule. Je sentais la chaleur qui irradiait de son corps, ce brasier qu'il avait tenté d'éteindre sous des couches de cynisme et de violence.

— Ils arrivent, soufflai-je.

La poignée de la porte tourna. Lentement. Avec une arrogance de prédateurs qui se savent en terrain conquis.

L'explosion fut immédiate. Silas fit feu deux fois, le bruit assourdissant dans l'espace confiné de la chambre. Des éclats de bois volèrent. Un corps s'effondra avec un bruit sourd, un râle de gorge qui se noya dans le fracas du tonnerre. Silas ne recula pas. Il avança au contraire, franchissant le seuil pour aller à la rencontre du chaos.

Je le suivis sur le palier. La scène était une fresque de clair-obscur. Des silhouettes sombres montaient les marches, les canons de leurs fusils crachant de brèves flammes oranges qui illuminaient les portraits poussiéreux de mes ancêtres. Ces visages d'aristocrates méprisants semblaient observer avec un plaisir pervers la chute de leur dernière héritière.

Silas était une machine de guerre. Ses mouvements étaient fluides, presque chorégraphiés. Il utilisait les recoins, les ombres, la géographie même de mon agonie pour frapper. Mais ils étaient trop nombreux. Une balle siffla à mon oreille, venant s'écraser contre le chambranle de la porte, libérant une odeur de plâtre brûlé.

Je levai l'arme que Silas m'avait donnée. Mes mains ne tremblaient pas. Au contraire, une étrange sérénité m'envahissait. C'était l'autopsie que j'avais réclamée. On ouvrait enfin les plaies, on exposait les organes, on regardait ce qui, à l'intérieur de nous, refusait de mourir.

Je vis un homme surgir de l'ombre d'un grand vase Ming. Ses yeux rencontrèrent les miens — il ne s'attendait pas à ce que la proie soit armée. Je pressai la détente. Le recul me secoua le bras jusqu'à l'épaule, une décharge électrique de pouvoir pur. L'homme bascula en arrière, une fleur de pourpre s'épanouissant sur son buste.

Le goût du poison. C'était cela. Une amertume qui rend accro.

Silas revint vers moi, me poussant contre le mur alors qu'une rafale criblait le miroir du couloir. Les éclats de verre tombèrent autour de nous comme une pluie de diamants cruels. Il était blessé à l'épaule, le sang imbibant sa chemise sombre, une tache plus noire encore que le reste.

— Tu as tiré, dit-il, le souffle court. Son regard était chargé d'une admiration terrifiée.

— J'ai commencé à exister, Silas.

Il rechargea son arme, son visage à quelques centimètres du mien. L'odeur du sang se mêlait maintenant à celle de l'ozone. C'était l'odeur de notre union. Un mariage de fer et de souffre.

— Ils ne s'arrêteront pas, Isadora. Ils vont mettre le feu au rez-de-chaussée pour nous débusquer. Ils ne veulent pas de toi vivante si Silas Vane est encore dans l'équation.

— Alors laissons-les brûler le manoir, répondis-je dans un souffle. Qu'il soit notre bûcher. Je préfère mourir consumée par toi que de retourner à la tiédeur de ma vie d'avant.

Au bas de l'escalier, une lueur orange commença à danser. Ils avaient jeté des fumigènes incendiaires. La fumée, lourde et âcre, montait déjà le long des marches, s'insinuant dans nos gorges, nous forçant à tousser. Le manoir de Blackwood, ce gardien de secrets séculaires, commençait à gémir sous la chaleur. On entendait le bois craquer, les poutres se plaindre, les rideaux de velours prendre feu dans un crépitement joyeux.

Silas me saisit la main. Sa paume était moite de sang, le sien ou celui des autres, cela n'avait plus d'importance. Nous courûmes vers la bibliothèque, au bout du couloir, la seule pièce qui surplombait la falaise de manière directe.

Derrière nous, les survivants du commando approchaient, leurs silhouettes se découpant contre le brasier montant.

Nous entrâmes dans la bibliothèque. Les milliers de livres, mes seuls amis d'enfance, n'étaient plus que du combustible en sursis. Silas verrouilla la double porte, mais nous savions tous deux que ce n'était qu'un répit de quelques secondes. Les flammes léchaient déjà le bas du bois précieux.

Il se tourna vers la grande fenêtre en ogive. Dehors, la tempête faisait rage, les vagues de l'Atlantique se fracassant contre les rochers, cent mètres plus bas, dans un vacarme de fin du monde.

— C'est là que ça s'arrête, Isadora ? C'est ça, ton grand final ?

Il posa son arme. Il n'y avait plus personne à abattre, seulement le destin à embrasser. La chaleur dans la pièce devenait insupportable. Ma peau tirait, mes yeux pleuraient à cause de la fumée.

Je m'approchai de lui. Je posai mes mains sur son torse, là où son cœur battait avec une régularité de métronome, même au bord de l'abîme.

— Non, Silas. Ce n'est pas la fin. C'est la seule façon que j'ai trouvée pour que nous nous appartenions vraiment. Sans contrat, sans rançon, sans passé. Juste toi, moi, et le vide.

Il me regarda, et pour la première fois, je vis l'armure tomber totalement. L'homme aux mains de pierre, le mercenaire sans âme, s'effaçait pour laisser place à un être d'une vulnérabilité absolue. Il me prit dans ses bras, me serrant à m'en briser les côtes, cherchant dans mon cou la dernière inspiration d'air pur avant l'asphyxie.

— Tu es mon poison, Isadora Valmont. Et je le bois jusqu'à la lie.

La porte de la bibliothèque explosa sous la pression des flammes et des hommes derrière elle. Une vague de chaleur nous frappa le dos. Silas ne se retourna pas. Il brisa la vitre d'un coup de crosse. Le vent froid et la pluie s'engouffrèrent, créant un tourbillon de cendres et de papier autour de nous.

Nous nous tenions sur le rebord, au-dessus de l'écume blanche et furieuse. L'ozone, la

rouille, le sang, et le parfum du gardénia fané. Tout se mélangeait dans une symphonie sensorielle finale.

— Ensemble ? demanda-t-il.

— Ensemble, murmurai-je.

Nous sautâmes. Non pas comme des victimes, mais comme des conquérants d'un royaume de cendres.

Alors que nous tombions, le manoir de Blackwood explosa derrière nous dans un panache de feu qui éclaira l'océan sur des kilomètres. L'autopsie était terminée. Il n'y avait plus rien à disséquer. La douleur était partie. Il ne restait que la caresse glacée du vent, et pour la première fois de ma vie, je n'avais plus peur du silence.

# Chapitre 13

## La Traque des Loups

L'air avait le goût de l'acier froid avant même que la première vitre n'éclate. C'était une pression dans les tympans, ce silence trop lourd qui précède les déchirements, le genre de calme qui n'est qu'un sursis accordé par le bourreau.

Silas se tenait debout près de la cheminée éteinte, ses épaules dessinant une silhouette massive contre le gris délavé de l'aube naissante. Il ne bougeait pas, mais je sentais l'électricité statique crépiter autour de lui, une aura de prédateur qui a déjà humé le sang sur le vent. Il vérifiait son arme avec une lenteur rituelle, le clic-clac du métal contre le métal résonnant dans la pièce comme le décompte d'un métronome funèbre.

— Ils sont là, murmura-t-il.

Sa voix était un grondement sourd, une vibration plus qu'un son, qui vint s'échouer contre ma nuque. Je ne frissonnai pas. Je lissai la soie de ma robe, cette étoffe glacée qui me semblait soudain être une insulte à la brutalité qui s'annonçait.

— Combien ? demandai-je.

— Assez pour que ce soit mémorable.

Il se tourna vers moi. Ses yeux de silex balayèrent mon visage, cherchant une trace de la terreur qu'une femme de mon rang aurait dû manifester. Il ne trouva que le vide avide de mon regard. Je n'avais pas peur des loups ; j'avais passé ma vie enfermée dans la bergerie, et j'avais fini par préférer les crocs aux mensonges du berger.

L'explosion ne vint pas d'où nous l'attendions. Ce ne fut pas une porte brisée, mais un souffle. Une grenade assourdissante traversa le vitrail de la grande galerie, pulvérisant les armoiries des Valmont dans une pluie de verre multicolore qui raya le parquet ciré. Le fracas fut une morsure.

Silas fut sur moi avant que le premier éclat ne touche le sol. Il me projeta derrière le bureau massif en chêne, son corps une muraille de muscles et de cuir noir recouvrant le mien. L'odeur de son tabac froid et de la pluie métallique de son manteau m'envahit. C'était mon oxygène.

— Reste là. Ne bouge pas, peu importe ce que tu entends, ordonna-t-il, ses doigts s'enfonçant une dernière fois dans ma chair avant de me lâcher.

— Non.

Le mot sortit de ma bouche, tranchant, irrévocable. Je me redressai, ignorant la poussière de plâtre qui tombait du plafond comme une neige sale.

— Je ne suis pas une spectatrice, Silas. Tu m'as volée à mon monde pour m'apprendre la vérité du tien. Montre-la moi.

Il y eut un instant de pure suspension. Un hurlement déchira l'étage inférieur, suivi du crépitement sec d'un pistolet-mitrailleur. Les loups étaient entrés dans le ventre de la bête. Silas esquissa un sourire qui n'était qu'un dévoilement de dents, une expression de sauvage beauté.

— Alors regarde, Isadora. Regarde comment on meurt pour une chose qui n'a pas de prix.

Il bondit hors de notre abri de bois mort au moment où deux silhouettes en tenue tactique franchissaient le chambranle de la bibliothèque. Tout devint flou et viscéral.

Silas ne se battait pas comme les hommes de mon père, avec la distance polie de la technologie. Il se battait avec une économie de mouvement qui touchait à l'obscène.

Le premier homme reçut une balle en plein sternum avant d'avoir pu lever son arme. Le bruit fut un coup de poing dans la poitrine de l'air. L'odeur de la poudre, âcre et brûlante, envahit instantanément la pièce, se mélangeant au parfum de gardénia fané que je portais. C'était la fragrance de notre chute.

Le second assaillant se jeta sur Silas. Ils roulèrent au sol dans un fracas de reliures en cuir et de papier jauni. J'entendis le craquement sec d'un os, un son qui ressemblait étrangement à une branche morte que l'on brise en forêt. Un cri s'étouffa dans un gargouillis. Silas se releva, une lame de combat à la main, dégoulinante d'un liquide sombre qui paraissait noir sous la lumière chiche du matin.

Je m'avançai. Mes pieds nus foulèrent le verre brisé, mais je ne sentais rien. Mes yeux étaient rivés sur Silas. Il était magnifique dans sa monstruosité. La sueur faisait briller son front, et une entaille sur sa joue laissait perler un filet de pourpre qui soulignait la dureté de sa mâchoire.

— Isadora, recule ! rugit-il.

Une nouvelle salve de tirs cribla le piano à queue au centre de la pièce, faisant hurler les cordes de cuivre dans une cacophonie discordante. Silas se plaqua contre un pilier, rechargeant avec une dextérité de prestidigitateur.

Je vis alors le mouvement dans l'ombre, près de la porte dérobée derrière les rayonnages de philosophie. Un troisième homme, plus lent, plus prudent. Il ajustait Silas, son canon pointé sur le dos de l'homme qui était devenu mon seul ancrage au monde.

Mon anesthésie émotionnelle se déchira. Un feu glacé monta de mes entrailles. Je ne

réfléchis pas. Mes mains rencontrèrent le poids froid d'un lourd buste en bronze représentant un ancêtre oublié — peut-être un grand-oncle dont le seul mérite avait été de naître Valmont. Je le soulevai, mes muscles hurlant sous l'effort, et je le projetai de toutes mes forces contre la vitrine de cristal à ma gauche.

Le fracas fut monumental. L'homme dans l'ombre sursauta, son tir déviant et venant s'écraser dans le bois du pilier, à quelques centimètres de la tempe de Silas.

Ce quart de seconde suffit.

Silas pivota et logea deux balles dans la gorge de l'intrus. L'homme s'effondra, ses mains cherchant vainement à contenir la vie qui s'échappait de lui en bouillons écarlates.

Le silence retomba, troublé seulement par le crépitement lointain d'un début d'incendie dans les cuisines. Silas haletait. Il s'approcha de moi, ses pas lourds sur le parquet jonché de débris. Ses mains, couvertes de la poussière des autres, prirent mon visage en coupe. Il y avait une fureur sombre dans ses yeux, mêlée à une admiration qui le terrifiait visiblement.

— Tu aurais pu te faire tuer, siffla-t-il.

— J'ai enfin senti mon cœur battre, Silas. Est-ce que tu entends ?

Je pris sa main et la plaquai contre ma poitrine, sous la soie déchirée. Sous mes côtes, c'était le chaos. Un tambour de guerre. Une dévotion toxique qui demandait encore plus de poison.

— Ils ne s'arrêteront pas, dit-il, son pouce essuyant une tache de sang qui n'était pas le mien sur mon menton. Ton père a envoyé ce qu'il a de meilleur. Ils vont brûler le manoir pour nous faire sortir.

— Alors laissons-le brûler. Je ne retournerai pas dans la boîte dorée.

Un nouvel impact ébranla les murs. Un fumigène roula au centre de la pièce, libérant un nuage opaque et irritant. Silas m'attrapa par la taille, m'enlevant presque du sol.

— On sort par les balcons. La falaise est notre seule chance.

Nous courûmes à travers les couloirs qui n'étaient plus que des tunnels de fumée et de souvenirs en feu. Chaque porte que nous passions semblait être une frontière franchie vers un nulle part définitif. Les murs suintaient une humidité chaude, la pierre pleurant la fin de sa propre histoire.

Arrivés à la bibliothèque haute, celle qui surplombait l'abîme, la chaleur était devenue une présence physique, une main de géant nous poussant vers le vide. Les flammes léchaient déjà les boiseries du XVII<sup>e</sup> siècle, dévorant les poètes et les tyrans avec la même indifférence affamée.

C'est là que le monde se rétrécit à nous deux.

Silas se tint devant la porte qui menait au rebord, celle-là même que j'avais laissée déverrouillée des semaines plus tôt. Il n'était plus le mercenaire aux mains de pierre. Il était un homme qui regardait l'abîme et qui y voyait, pour la première fois, un foyer.

— Tu es mon poison, Isadora Valmont. Et je le bois jusqu'à la lie, articula-t-il, sa voix vibrant au rythme de l'effondrement imminent de la bâtisse.

La porte derrière nous explosa. Le souffle nous jeta vers l'avant. La bibliothèque n'était plus qu'une fournaise d'or et de noir. Silas brisa la dernière vitre intacte d'un coup de crosse, libérant le hurlement du vent de l'Atlantique.

Le sel de l'océan vint gifler la brûlure de nos poumons. En bas, à cent pieds de distance, l'écume blanche se fracassait contre les rochers noirs avec une violence de fin du monde. L'ozone de l'orage, la rouille du sang sur nos mains, et l'odeur persistante du gardénia fané.

Il me regarda. Une question muette. Une reddition totale.

— Ensemble ? demanda-t-il.

— Ensemble, murmurai-je, ma main se verrouillant dans la sienne avec la force de ceux qui n'ont plus rien à perdre.

Nous ne sautâmes pas pour fuir. Nous sautâmes pour posséder la chute.

Alors que nous basculions dans le gris de l'air, le manoir de Blackwood derrière nous se transforma en une fleur de feu colossale, illuminant nos visages une dernière fois. Le fracas de l'explosion fut couvert par le silence soudain de ma propre âme. Dans cette descente vertigineuse, accrochée à l'homme qui m'avait brisée pour mieux me reconstruire, je compris enfin la saveur du poison que nous nous infligions.

C'était la saveur de la liberté.

La caresse glacée du vent fut le dernier sens que mon corpsregistra avant que l'eau ne nous réclame, effaçant toute trace de l'autopsie, ne laissant derrière nous qu'un panache de fumée se perdant dans l'immensité de l'orage.

# Chapitre 14

## Le Climax de Verre Brisé

L'air dans la Galerie des Miroirs n'était plus de l'oxygène ; c'était un mélange de poussière de plâtre, de fumée âcre et de cette odeur métallique, presque électrique, qui précède les massacres. Les flammes qui dévoraient l'aile est du manoir de Blackwood projetaient des ombres convulsives sur les murs tapissés de glace. Ici, chaque mouvement était multiplié par mille. Une armée de Silas sanglants avançait vers une armée d'Isadora spectrales, et au centre de ce kaléidoscope de misère, Julian Thorne nous attendait.

Thorne. Le reflet inversé de Silas. La même carrure de prédateur, mais là où Silas portait ses cicatrices comme un fardeau, Thorne portait les siennes comme des trophées de chasse. Il tenait son arme avec une désinvolture qui me fit monter un goût de bile et de fer dans la gorge.

— Regarde-toi, Silas, siffla Thorne. Sa voix grattait le silence comme un ongle sur une ardoise. Tu traînes cette poupée de porcelaine alors que les fondations s'écroulent. Tu as rompu le contrat pour une gamine qui n'a même plus assez de sang dans les veines pour rougir.

Silas ne répondit pas. Je sentais la chaleur de son corps contre mon dos, un rempart de muscle et de cuir, mais je sentais aussi le tressaillement imperceptible de son épaule gauche. Son sang coulait, une sève sombre et chaude qui imbibait ma manche de soie. L'odeur du tabac froid et de la pluie qui émanait de lui se mêlait maintenant au parfum de la mort prochaine.

— Elle n'est pas le contrat, Julian, murmura Silas. Sa voix était un grondement sourd,

un roulement de tonnerre lointain. Elle est la fin de tout.

Le premier coup de feu ne fut pas un bruit, mais un impact. Une onde de choc qui fit vibrer mes os. Silas fut projeté en arrière, m'entraînant dans sa chute. Le miroir derrière nous explosa en une constellation de diamants mortels. Le fracas fut assourdissant, un hurlement de verre brisé qui semblait ne jamais vouloir finir.

Je tombai sur les mains, les paumes lacérées par les éclats. La douleur était une décharge de pureté. Elle me réveilla. Je vis Silas au sol, sa main pressée contre son flanc, la soie de sa chemise devenant noire de poisse. Ses yeux d'ambre, d'ordinaire si impénétrables, cherchèrent les miens. J'y lus une chose que je n'avais jamais vue : la peur. Pas la peur de mourir, mais la peur de me laisser seule dans ce labyrinthe de reflets.

Thorne avança, le canon de son arme fumant. Il souriait. C'était le sourire d'un homme qui se croit le maître de la fin.

— Une autopsie, n'est-ce pas ce que tu voulais, Isadora ? demanda Thorne en braquant son arme sur le front de Silas. Regardons ce qu'il y a à l'intérieur de ce chien de garde.

Le temps s'étira, devint visqueux comme du goudron. Je voyais chaque particule de poussière danser dans la lumière des flammes. Je voyais la goutte de sueur perler sur la tempe de Silas. Et je sentais, au fond de mon ventre, cette anesthésie qui m'avait protégée toute ma vie se fissurer. Le vide que Silas avait comblé hurlait.

Je ne réfléchis pas. L'instinct n'est pas une pensée, c'est un spasme.

Mes doigts rencontrèrent une poignée d'ivoire au sol — le poignard de cérémonie que Silas m'avait forcé à porter "au cas où". Au cas où le monde serait aussi cruel que lui. Je me jetai en avant, non pas avec la grâce d'une héritière, mais avec la rage d'un

animal qu'on a fini par briser.

Le métal entra dans la chair de Thorne avec un bruit mou, un soupir de cuir qu'on déchire. Je vis ses yeux s'écarquiller, le gris de ses pupilles rencontrant le gris d'orage des miennes. J'enfonçai la lame plus profondément, cherchant le cœur, cherchant à arrêter le mécanisme de cet homme qui voulait me voler ma seule raison de respirer.

— Tu... petite... crétine, hoqueta-t-il.

Il leva sa main pour m'étrangler, mais Silas, dans un dernier sursaut de volonté pure, se jeta sur ses jambes. Ils basculèrent tous les deux contre le grand miroir central, celui qui datait du XVIIe siècle, une relique de vanité qui dominait la pièce.

Le choc fut le point de rupture.

Le miroir ne se contenta pas de se briser. Il s'atomisa. Un mur de verre s'effondra sur eux dans un vacarme de fin du monde. Thorne poussa un cri qui s'étrangla dans un gargouillis de sang. Silas fut enseveli sous la pluie de cristal.

Le silence qui suivit était plus lourd que le vacarme. Un silence de cendre et d'ozone.

Je rampai vers l'amas de débris. Mes genoux s'enfonçaient dans les fragments. Chaque mouvement était une entaille, mais je ne sentais rien d'autre que le besoin de le trouver.

— Silas...

Ma voix était un râle. Je commençai à écarter les morceaux de verre à mains nues. Leurs arêtes vives me découpaient les doigts, marquant le marbre blanc de traînées de carmin. Mon sang et le sien se mélangeaient sur le sol, une union scellée dans la douleur.

Je le trouvai. Il était livide, couvert de poussière de verre qui scintillait sur sa peau comme une sueur d'argent. Il ouvrit les yeux. Un filet de sang coulait de sa bouche, mais il sourit. Un sourire de loup, fatigué mais victorieux.

— Tu l'as fait, murmura-t-il. Tu l'as tué.

— On l'a fait, rectifiai-je.

Je l'aidai à se redresser. Chaque mouvement lui arrachait un grognement de souffrance. Il s'appuya sur moi, son poids m'écrasant presque, mais c'était un poids bienvenu. C'était la preuve qu'il était encore là, que le poison n'avait pas encore fini son œuvre.

Autour de nous, la Chambre des Miroirs n'existait plus. Il ne restait que des cadres vides et des millions de facettes éparpillées au sol, chacune renvoyant une image déformée, fragmentée, de ce que nous étions devenus. Nous n'étions plus l'héritière et le mercenaire. Nous n'étions plus la victime et le bourreau. Nous étions deux survivants, deux écorchés vifs liés par un secret de sang.

Une explosion plus violente que les autres fit trembler le plancher. Le plafond de la galerie commença à laisser pleuvoir des écailles de peinture brûlante.

— Isadora... il faut partir. La bâtisse... elle ne tiendra plus longtemps.

Sa voix faiblissait. Je passai son bras autour de mon cou. L'odeur de la fumée devenait insupportable, une caresse brûlante au fond de la gorge. Nous traversâmes les décombres, nos pas écrasant ce qui restait de l'opulence des Valmont.

Nous arrivâmes au seuil de la bibliothèque. Derrière nous, la Galerie des Miroirs s'effondra dans un nuage de feu et de verre, engloutissant le cadavre de Thorne et les

derniers vestiges de mon passé.

La porte derrière nous explosa. Le souffle nous jeta vers l'avant. La bibliothèque n'était plus qu'une fournaise d'or et de noir. Silas brisa la dernière vitre intacte d'un coup de crosse, libérant le hurlement du vent de l'Atlantique.

Le sel de l'océan vint gifler la brûlure de nos poumons. En bas, à cent pieds de distance, l'écume blanche se fracassait contre les rochers noirs avec une violence de fin du monde. L'ozone de l'orage, la rouille du sang sur nos mains, et l'odeur persistante du gardénia fané.

Il me regarda. Ses yeux d'ambre brûlaient d'une intensité désespérée. C'était une question muette. Une reddition totale. Il n'y avait plus de plan, plus de contrat, plus d'empire. Il n'y avait que le vide et l'eau.

— Ensemble ? demanda-t-il.

Ma main se verrouilla dans la sienne. Je sentis la rugosité de ses cales, la chaleur de son sang, et cette force brute qui m'avait un jour terrifiée et qui était maintenant mon seul ancrage. Je ne voyais pas la mort en bas, je voyais une page blanche, un océan capable de laver toutes les souillures.

— Ensemble, murmurai-je.

Nous ne sautâmes pas pour fuir. Nous sautâmes pour posséder la chute. Pour que ce soit nous, et personne d'autre, qui décidions du moment où le verre se briserait définitivement.

Alors que nous basculions dans le gris de l'air, le manoir de Blackwood derrière nous se transforma en une fleur de feu colossale, illuminant nos visages une dernière fois. Le fracas de l'explosion fut couvert par le silence soudain de ma propre âme. Dans

cette descente vertigineuse, accrochée à l'homme qui m'avait brisée pour mieux me reconstruire, je compris enfin la saveur du poison que nous nous infligions.

C'était la saveur de la liberté.

La caresse glacée du vent fut le dernier sens que mon corps enregistra avant que l'eau ne nous réclame, effaçant toute trace de l'autopsie, ne laissant derrière nous qu'un panache de fumée se perdant dans l'immensité de l'orage.

# Chapitre 15

## La Dernière Caresse

L'écume avait le goût du fer et de l'oubli.

Le ressac me recrachait sur les galets noirs avec une violence presque maternelle, une tentative ultime de la mer pour laver le sang qui encroûtait mes tempes. Mes poumons brûlaient, deux éponges de feu cherchant désespérément un oxygène chargé de sel et de cendre. Je n'étais plus Isadora Valmont ; j'étais une carcasse de soie trempée, un débris parmi les débris.

Puis, il y eut cette main.

Une griffe de cuir et de cales, s'enroulant autour de mon poignet avec une force qui menaçait de broyer l'os. Silas. Il me tira hors de l'étreinte liquide, rampant sur le rivage comme un animal blessé traînant sa proie préférée. Nous nous écroulâmes dans le creux d'une anfractuosité rocheuse, juste en dessous de la mâchoire béante de la falaise d'où nous venions de basculer.

Au-dessus de nous, Blackwood ne mourait pas en silence. Le manoir hurlait. Le craquement des poutres centenaires ressemblait à des coups de feu. Le ciel n'était plus noir, il était d'un orange maladif, une plaie béante crachant des étincelles qui retombaient sur nous comme des étoiles mortes. L'odeur était insoutenable : le vernis des meubles précieux, l'histoire des Valmont, le papier sulfurisé des contrats et la pouss  re des siècles, tout cela se transformait en une fumée âcre qui vous prenait à la gorge.

Silas se redressa sur les coudes. Son visage n'était qu'une topographie de douleur.

Une entaille profonde barrait sa joue gauche, laissant perler un sang sombre qui se mélangeait à l'eau de mer. Ses yeux d'ambre, d'ordinaire si méthodiques, si froids, étaient deux brasiers reflétant l'apocalypse au-dessus de nos têtes.

Il ne dit rien. Il tendit simplement sa main vers mon cou. Ses doigts s'attardèrent sur la peau diaphane, là où le pouls battait la chamade, une petite bête terrifiée cherchant une issue. Sa caresse était d'une douceur révoltante, une insulte à la violence de l'incendie.

— Tu es encore là, murmura-t-il. Sa voix était un râle de gravier froissé.

— On ne meurt pas si facilement des mains de son bourreau, répondis-je dans un souffle.

Je portai ma propre main à son visage. Mes doigts glissèrent sur la plaie de sa joue, récoltant le sel et le rouge. Je portai mes doigts à mes lèvres. Le goût était métallique, terreux, divin. C'était le goût de notre dévotion, ce poison que nous avons distillé goutte après goutte, depuis cette première nuit où j'avais laissé la porte déverrouillée.

— Regarde-les, Silas.

Je désignai du menton les silhouettes qui s'agitaient en haut de la falaise. Des gyrophares bleus et rouges balayaient la brume comme des doigts de lumière cherchant à nous ramener dans leur monde de règles et de linceuls dorés. Les sirènes hurlaient au loin, un cri de ralliement pour une société qui voulait me sauver d'un monstre, sans comprendre que le monstre était le seul miroir où je n'avais pas peur de me regarder.

— Ils viennent pour toi, dit-il, ses pupilles se rétractant. Ils vont te ramener dans ta cage de verre. Ils vont soigner tes égratignures et te redonner un nom.

Un rire rauque s'échappa de ma gorge, se perdant dans le fracas des vagues.

— Ma cage est en cendres, Silas. Il n'y a plus d'Isadora Valmont. Elle a péri dans l'explosion. Elle s'est noyée dans tes yeux avant de toucher l'eau.

Je me rapprochai de lui, ignorant la morsure du froid. La chaleur de son corps était le seul incendie qui m'importait. Je plongeai mes doigts dans ses cheveux poisseux, forçant son regard à s'ancrer dans le mien. La tension entre nous était une corde de piano tendue à rompre, une vibration qui faisait trembler mes os.

— Tu sens ça ? demandai-je en pressant ma poitrine contre la sienne.

— Quoi ?

— Le silence. Sous le feu, sous les vagues. C'est la première fois que mon esprit ne hurle pas pour qu'on l'achève. Tu m'as brisée, Silas. Tu m'as démantelée pièce par pièce avec une précision chirurgicale. Et dans ces décombres, j'ai enfin trouvé quelque chose de réel.

Il ferma les yeux une seconde, son front s'appuyant contre le mien. Je sentis son souffle, chaud et saccadé, sur mes lèvres. Silas Vane, l'homme de silex, le mercenaire qui n'aimait que le bruit des billets et l'éclat de l'acier, tremblait. Pas de froid. Pas de peur. C'était le tremblement d'un homme qui réalise que sa proie est devenue son oxygène.

— Ce que nous sommes... c'est une maladie, Isadora. Une gangrène qu'on hérite.

— Alors laissons-nous pourrir ensemble.

Il se recula brusquement, son regard balayant la base de la falaise. La marée montait. Le chemin vers la liberté — ou vers l'abîme — se dessinait dans la brume épaisse qui

commençait à rouler sur l'eau comme un tapis de coton gris. Les secours ne pourraient pas descendre ici avant l'aube. Pour le monde, nous étions déjà des fantômes.

Il se leva, m'offrant sa main. Ce n'était plus le geste d'un ravisseur, ni même celui d'un amant. C'était le pacte tacite de deux naufragés décidant de couler leur propre canot de sauvetage.

Je saisis sa main. La rugosité de sa peau contre la finesse de la mienne créait une friction électrique. Il m'aida à me mettre debout. Mes jambes flanchèrent, mais il me rattrapa, m'enfermant dans ses bras une fraction de seconde de trop pour que ce soit purement utilitaire. Son odeur m'envahit : tabac froid, cuir brûlé, et cette note de fond, musquée, animale, qui m'obsédait.

— Où allons-nous ? murmurai-je contre son cou, là où l'ambre de sa peau rencontrait le noir de son col.

— Là où le poison n'a plus besoin d'antidote.

Nous commençâmes à marcher le long de la ligne de flottaison, là où le sable est si mouvant qu'il n'autorise aucune trace durable. Derrière nous, Blackwood s'effondra dans un dernier soupir de flammes pourpres, jetant une lueur dantesque sur nos ombres qui s'étiraient, fusionnant en une seule silhouette difforme sur les rochers.

Le froid de la brume nous enveloppa, une caresse humide et opaque qui effaçait le monde. À chaque pas, la douleur dans mon corps s'émoissait, remplacée par une euphorie vertigineuse. Nous étions nus devant le destin, dépouillés de nos secrets, de nos titres, de nos traumatismes. Il ne restait que l'essence : une dévotion toxique, une soif de l'autre qui ne s'étancherait que dans la destruction finale.

Silas s'arrêta un instant. Il sortit de sa poche un objet froissé. Le portefeuille. Il en tira

la photo de sa sœur, le seul vestige de son humanité, le seul fil qui le reliait encore à un passé où il n'était pas un monstre. Il la regarda une dernière fois, ses traits se durcissant. Puis, avec une lenteur délibérée, il la lâcha. Le papier fut immédiatement happé par une vague écumeuse.

Il ne se retourna pas.

— Tu es sûre ? me demanda-t-il, sa main serrant la mienne si fort que mes doigts s'engourdissaient. Si on continue dans ce brouillard, il n'y aura plus de retour. Plus de nom. Plus rien d'autre que moi. Et je ne suis pas un refuge, Isadora. Je suis le naufrage.

Je m'arrêtai et le forçai à me faire face. La brume perla sur mes cils comme des larmes de cristal. Je pris son visage entre mes mains, mes pouces caressant les cernes profonds sous ses yeux.

— Silas, dis-je avec une clarté qui me surprit moi-même. On ne cherche pas un refuge quand on a enfin appris à aimer la tempête. Tu es mon poison préféré. Je n'ai jamais eu l'intention de survivre à cette dose.

Ses yeux s'embuèrent, une faille sismique dans son armure. Il se pencha, ses lèvres frôlant les miennes sans les toucher, une torture exquise, une promesse de douleur à venir.

— Alors viens, murmura-t-il. Allons voir ce qu'il y a de l'autre côté de la fin du monde.

Il m'embrassa alors. Ce n'était pas un baiser de retrouvailles. C'était un baiser de condamnation. C'était le goût de la rouille, de la pluie métallique et du gardénia fané qui renaît de ses cendres. C'était brutal, désespéré, une collision de deux âmes qui ne savaient plus comment s'exprimer autrement que par la morsure.

Nous nous enfonçâmes dans la brume. Le son des sirènes s'étouffa. La lumière de l'incendie devint un lointain souvenir orangé, une lanterne mourante dans le dos de deux errants.

L'air devint plus dense, plus froid, nous dérobant à la vue de tous. Nous marchions vers le néant, ou vers un nouveau départ, la distinction n'avait plus d'importance. Dans le creux de ma paume, la main de Silas était la seule vérité qui subsistait.

L'autopsie était terminée. Le cœur n'était pas mort. Il avait simplement changé de propriétaire.

Nous disparûmes dans le gris, deux ombres portées par le vent, laissant derrière nous le cadavre calciné d'une héritière et le fantôme d'un mercenaire. La saveur du poison était désormais la seule chose que nous pouvions respirer.

C'était la saveur de la liberté. Et elle était délicieusement amère.

# Chapitre 16

## L'Autopsie de l'Âme

Le sel a fini par s'incruster partout. Il est dans les rainures du plancher de chêne qui craque sous le poids des non-dits, il est dans les fibres de mes draps de lin, il est même sous mes ongles, souvenir de mes marches erratiques sur la grève. Ici, sur cette côte où le ciel et l'Atlantique se livrent une guerre perpétuelle, l'air n'est pas de l'oxygène ; c'est un mélange corrosif d'iode et de brouillard qui grignote les poumons comme le regret grignote la conscience.

Je regarde par la fenêtre, le verre est piqué par les embruns, déformant le monde extérieur en une aquarelle grise et floue. Ma peau, autrefois d'une pâleur de porcelaine protégée par les hautes courtines de l'empire Valmont, est maintenant tannée par le vent, parsemée de taches de rousseur comme autant de brûlures de soleil froid.

Derrière moi, j'entends le frottement du cuir contre le bois. Silas est là. Il ne fait jamais de bruit, mais sa présence possède une signature thermique, une onde de choc sourde qui fait vibrer les os de ma cage thoracique. L'odeur arrive en premier : un relent de tabac froid, la rudesse du savon noir et ce parfum métallique de pluie qui ne l'a jamais quitté, même ici, au bout du monde.

— Le café est froid, Isadora.

Sa voix est un râle de gravier remué par la marée. Je ne me retourne pas. Je fixe l'horizon où l'écume blanche déchire le gris de l'eau.

— Le froid ne me dérange plus, Silas. Tu devrais le savoir.

Je sens ses pas. Il ne marche pas, il traque l'espace. Ses mains, ces instruments de précision qui ont autrefois brisé des vies pour le compte de mon père, se posent sur mes épaules. Le poids est immense. Ses doigts s'enfoncent dans la chair, juste assez pour frôler la limite entre la caresse et la contrainte. C'est notre langage. Nous n'avons jamais appris à nous toucher sans que la menace ne soit l'invitée d'honneur.

Il se penche, et son souffle chaud contre mon oreille fait un contraste violent avec la morsure du vent qui s'infiltré par les jointures de la fenêtre. Ses lèvres effleurent la cicatrice à la base de mon cou, un souvenir de notre fuite à travers les décombres fumants de mon ancienne vie. Un frisson, long et électrique, rampe le long de ma colonne vertébrale. Ce n'est pas du désir, pas au sens où les gens normaux l'entendent. C'est la reconnaissance d'un prédateur par sa proie consentante.

— On dirait que tu attends que la mer vienne nous chercher, murmure-t-il.

— Et si c'était le cas ? S'il ne restait rien d'autre à consommer que nous-mêmes ?

Il me fait pivoter avec une rudesse calculée. Ses yeux sont deux fentes de silex, plus sombres que l'orage qui couve au large. Je vois chaque pore de sa peau, chaque ride gravée par la violence, et cette petite cicatrice qui coupe son sourcil gauche en deux. Il me regarde comme s'il procédait, lui aussi, à une autopsie. Il cherche la faille, le moment où je supplierai pour de la douceur, pour un retour à la soie et aux dorures. Mais il ne trouve que le vide que j'ai cultivé avec tant de soin, et l'adoration toxique qui y a pris racine.

— Tu es une créature de verre, Isadora. Tu as toujours aimé la façon dont tu te brises.

Ses mains remontent vers mon visage, ses pouces écrasant mes pommettes. Il y a de la terre sous ses ongles – il a travaillé dans le petit jardin aride ce matin, essayant de faire pousser des fleurs qui n'ont aucune chance contre le sel. C'est sa façon à lui de

nier sa nature : essayer de créer la vie là où il ne sait que semer le silence.

— Je ne suis plus en verre, Silas. Le verre fond. Je suis devenue le sable. Informe, abrasive, et partout où tu ne peux pas m'évincer.

Il laisse échapper un rire bref, un son dépourvu de joie, qui ressemble au craquèlement d'une branche morte. Il m'attrape par la nuque, ses doigts s'emmêlant dans mes cheveux emmêlés par le sel, et me tire vers lui jusqu'à ce que nos fronts se touchent. L'intimité est brutale. Je peux sentir le battement erratique de son cœur contre ma poitrine, un tambour de guerre qui refuse de se taire.

— On est des spectres, Isadora. On hante cette maison comme si on attendait que quelqu'un vienne nous exorciser. Mais personne ne viendra.

— Je sais.

Je glisse mes mains sous sa chemise de grosse laine. Sa peau est une carte de douleurs anciennes, un relief de cuir brûlé et de chair recousue à la hâte. Mes doigts tracent la ligne de ses côtes, s'arrêtant sur chaque irrégularité. Chaque cicatrice est une histoire de survie qu'il n'a jamais racontée, une porte fermée à double tour. Je les connais toutes par cœur. Elles sont mon chapelet, ma litanie.

Il saisit mes poignets, les serrant à m'en couper la circulation. Un instant, une étincelle de la vieille férocité brille dans ses pupilles. Le mercenaire est toujours là, tapi sous le pull de marin. L'homme qui peut tuer avec un fil de fer ou un regard. C'est cet homme-là que j'aime. Pas le Silas qui regarde la mer avec mélancolie, mais celui qui me traite comme une possession dangereuse, un trésor volé qu'il doit surveiller chaque seconde de peur qu'il ne se consume de l'intérieur.

— Pourquoi tu ne m'as pas quitté ce soir-là, sur le quai ? demande-t-il, sa voix descendant d'un octave. Tu aurais pu prendre l'argent. Tu aurais pu redevenir Isadora

Valmont.

— Isadora Valmont est morte dans l'incendie, Silas. Elle n'était qu'un mannequin de cire. Ce qui reste ici, c'est ce que tu as sculpté avec tes mains sales. Tu ne peux pas rejeter ta propre création.

Je me hisse sur la pointe des pieds, mes lèvres cherchant les siennes. Le baiser est une collision. Il goûte au sang, au café amer et à la faim. C'est une lutte de pouvoir déguisée en étreinte. Ses dents mordent ma lèvre inférieure, une petite pointe de douleur qui me fait gémir, un son qui se perd dans le fracas des vagues contre les rochers en contrebas. C'est le poison. Cette dose quotidienne de destruction mutuelle qui nous maintient en vie.

Nous nous laissons tomber sur le lit, un vieux meuble en fer qui grince sous notre poids conjugué. La chambre est froide, mais nos corps dégagent une chaleur de fièvre. Silas me surplombe, une ombre massive qui occulte la faible lumière du jour déclinant. Il me déshabille sans aucune délicatesse, ses doigts tremblant à peine, une faiblesse qu'il déteste et que j'adore.

Dans la pénombre, ma peau est d'une blancheur spectrale, striée par les ombres des barreaux du lit. Il pose ses mains à plat sur mon ventre, le contact est électrique. Il semble chercher quelque chose en moi, un signe de regret, une trace de peur.

— Regarde-moi, ordonne-t-il.

Ses yeux fouillent les miens. Ce qu'il y voit, c'est son propre reflet, déformé et magnifié. Nous sommes deux miroirs brisés qui tentent de se recomposer en se blessant davantage.

— Je te déteste pour ce que tu as fait de moi, murmure-t-il alors qu'il s'enfonce en moi avec une lenteur de supplicé.

— Et moi, je te bénis pour cela.

L'acte n'est pas une union, c'est une reddition. Chaque mouvement est une incision. Nous nous déchirons l'un l'autre, cherchant dans le paroxysme de la sensation une preuve que nous ne sommes pas déjà morts. Ses mains s'agrippent aux draps, les phalanges blanches, alors qu'il lâche un cri sourd, un son de bête blessée qui trouve enfin la paix dans l'agonie.

Plus tard, alors que la nuit a totalement envahi la pièce, nous restons immobiles, entrelacés comme des survivants d'un naufrage sur un radeau trop petit. L'odeur de la sueur se mêle à celle de l'iode. Le silence est revenu, seulement interrompu par le cri d'un goéland solitaire et le ressac infini.

Silas a la tête posée sur ma poitrine. Je caresse ses cheveux courts, rêches comme de la paille. À cet instant, il semble presque vulnérable, si on ignore la main qui enserre toujours ma taille avec une fermeté de cadavre.

— On ne peut pas rester ici éternellement, Isadora. Le monde finira par nous rattraper. La rouille finit toujours par tout manger.

Je ferme les yeux, écoutant le vent hurler dans la cheminée.

— Laisse-le venir. Nous serons déjà du sel et de l'écume.

C'est là notre vérité. Nous n'avons pas trouvé de rédemption sur cette côte oubliée. Nous n'avons pas trouvé de paix. Nous avons seulement trouvé une cellule à notre mesure, un bocal de verre où nous pouvons nous observer nous décomposer avec une fascination morbide.

Nous sommes l'autopsie permanente de l'autre. Chaque jour, nous ouvrons un peu

plus la plaie, nous examinons les tissus nécrosés de nos cœurs, et nous nous émerveillons de voir qu'ils battent encore, envers et contre tout. C'est un amour qui sent la charogne et le jasmin fané. Un amour qui ne construit rien, qui ne promet rien, sinon la certitude que nous ne souffrirons pas seuls.

Je sens Silas s'endormir, son souffle devenant régulier, une ancre dans l'obscurité. Je reste éveillée, fixant le plafond où les ombres dansent. Dans ma bouche, le goût du sang et du sel persiste. C'est la saveur du poison qu'on s'inflige à deux. C'est amer, c'est violent, et c'est la seule chose qui me donne l'impression d'exister.

L'autopsie est terminée. Il n'y a plus rien à disséquer, plus rien à comprendre. Nous sommes le résultat final d'une dévotion qui a mal tourné, une erreur magnifique de la nature.

Je me serre contre lui, inhalant l'odeur de cuir et de tabac, et pour la première fois de la journée, je souris dans le noir. La fin du monde peut bien arriver demain. J'ai déjà goûté à l'éternité, et elle a exactement le goût de ses lèvres sur les miennes.

Un poison délicieux. Une condamnation exquise.

Nous sommes enfin libres, car nous n'avons plus rien à perdre, pas même notre âme. Elle appartient à l'océan, maintenant. Et à lui. Surtout à lui.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "La Saveur du Poison qu'on S'inflige à Deux"*

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)